

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

SEPTEMBRE 1894

ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE	<i>Mme Dandurand.</i>	HYGIÈNE,	•••••
LA CONDITION PRIVÉE DE LA FEMME, TRAVERS SOCIAUX (Questions Opportunes), <i>Eunice Beecher et Marie Vieuxtemps.</i>	<i>Yvonne.</i>	LA MODE,	<i>Jeanne</i>
LITTÉRATURE,	<i>Mtévore.</i>	LITTÉRATURE DES TÊTES COURONNÉES, .	<i>Charles Fuster.</i>
SONNET A CHAMPLAIN,	<i>George Gourdon.</i>	CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	•••••
SAVOIR-VIVRE,	•••••	LA CUISINE,	<i>Tourne-Broche</i>
ICI ET LA,	•••••	LES DERNIERS JOURS DU CHATEAU DE SAINT- CLOUD	•••••
		LETTRES INÉDITES D'OCTAVE FEUILLET,	•••••

Chronique

MONSIEUR PAUL BOURGET ET SES CENSEURS

I

J'ai la certitude que je ne laisserai pas mes lecteurs en revenant aujourd'hui sur un débat que je fus seule à soutenir il y a quelques mois—lors de la visite de M. Paul Bourget à Montréal, et, antérieurement, lors de l'apparition de *Cosmopolis*—contre les adversaires canadiens de l'éminent écrivain.

Ce qui me presse de ressusciter la question n'est pas tant le vif plaisir qu'on trouve à se faire donner raison par des autorités compétentes, comme l'occasion d'éclairer davantage sur cet auteur, l'esprit de ceux qui, s'étant intéressés à notre querelle, sont demeurés indécis entre la sévérité de l'attaque et le prétendu optimisme de la défense.

Dans le temps, un farouche censeur m'a fait un crime d'avoir donné un compte-rendu des plus circonspects de ce fameux *Cosmopolis*; sa pudeur et son orthodoxie s'indignaient à l'envie qu'on en imprimât le nom dans une revue destinée aux mères et aux jeunes filles. D'autres plus tard se sont joints à cet intransigeant, pour protester contre notre appréciation de l'œuvre de Paul Bourget.

Nous n'avons pas voulu statuer de notre propre autorité que cette œuvre est morale. Ce que nous nous sommes appliqué à faire ressortir—on se le rappelle peut-être—c'est la droiture d'intention, c'est la conscience de l'écrivain et le sentiment qu'il a de sa responsabilité, qualités d'autant plus louables qu'elles sont plus rares chez les romanciers d'aujourd'hui; et c'est tout cela qu'on a nié avec véhémence—pour ne pas dire plus. D'avoir prétendu que M. Paul Bourget possède une âme d'apôtre nous a même valu les épigrammes d'une plume de nos amis aussi élégante qu'impitoyable.

Le témoignage que j'invoque aujourd'hui me lavera je pense de l'imputation "d'immoralité" pour oser penser du bien d'un écrivain si mal vu par trois ou quatre journalistes canadiens; s'il n'y réussissait pas, il me ferait au moins partager ma disgrâce en fort honorable compagnie. Car c'est un écrivain du *Correspondant* dont je vous apporte l'opinion. Or, vous savez que le *Correspondant* est une revue catholique qui eut pour collaborateurs, Ozanam, le P. Lacordaire, Montalembert, M. de Falloux, etc.

M. l'abbé Félix Klein (*Correspondant* du 10 juin 1894) commence par appeler l'auteur du *Disciple*, un "moraliste;" il admet sans restrictions sa "bonne foi," le "sérieux de ses recherches," son "sentiment austère de la responsabilité," ses "aspirations chrétiennes," et jusqu'à cette "nostalgie de la croix" qui se dégage de ses écrits. Il lui accorde sans remords une "âme généreuse et compatissante," proclame en toute sérénité son récent ouvrage—*Un Saint*—un "délicieux petit livre," et *Cosmopolis* "le plus beau de tous ceux qu'il a faits, le plus puissant, le plus riche d'idées et d'émotions."

Je connais des timorés qui se demanderont avec inquiétude où le chroniqueur orthodoxe puise tant d'indulgence. C'est qu'ils n'ont pas compris que tout en condamnant dans l'œuvre d'un écrivain ce qu'on y trouve de répréhensible au point de vue de la morale, on peut, on doit même en toute justice, reconnaître l'honnêteté foncière de celui dont tous les efforts tendent vers le bien—se trompât-il dans le choix des moyens,—*give the devil his due*.

Mais M. Bourget n'est pas un diable, et son analyste lui concède beaucoup plus que de la bonne volonté.

"En sa faveur la critique chrétienne, dit-il, se trouve heureuse de pouvoir joindre à quelques réserves trop bien motivées, les témoignages d'une sympathie profonde."

Car "il se dégage de ses écrits un désir de la vérité qui est tout le contraire du dilettantisme..."

"Après les traités de philosophe et de religion, il n'est peut-être pas de livres, il n'est en tous cas point de romans dans lesquels se manifestent aussi souvent que dans son œuvre, et avec autant de sincérité, le souci de la destinée humaine et la préoccupation de l'au-delà."

"Lors même qu'il en était aux pleines obscurités du doute et que l'aube de la foi ne l'éclairait pas, comme aujourd'hui peut-être, de ses rayons, il ne se résignait point à faire œuvre inutile à décrire un mal sans montrer de remède."

Voilà—ou je m'abuse—qui ne jure pas trop avec le zèle d'une âme d'apôtre.

Et qui donc répudie encore comme chrétien celui qui écrit dans les *Sensations d'Italie*: "Ce n'est pas sans raison que les Pères de l'Eglise qui

restent les princes des psychologues et des moralistes, malgré le fatras microscopique de notre science actuelle, ont comparé la vie humaine à un voyage et l'homme qui doit mourir, à un passant qui s'achemine vers sa demeure fixe?"

"M. Bourget, dit à ce sujet l'écrivain du *Correspondant*, a observé de très près les âmes contemporaines, et il en a conclu que leur plus pressant besoin c'est l'Évangile et la foi pratique..."

"Sans interruption et de volume en volume il a diminué jusqu'à suppression totale le nombre des pages licencieuses qui gâtaient ses œuvres de début, et il a, suivant une même progression, multiplié les témoignages de son admiration pour la foi religieuse..."

"Il suffit de lire ses ouvrages dans leur ordre de composition pour comprendre combien la distance est grande des conclusions presque orthodoxes d'aujourd'hui à la totale incertitude de ses premières années."

Et c'est cet esprit courageux, c'est ce réactionnaire de la littérature dégénérée, ce philosophe altéré de vérité, ce penseur consciencieux, c'est cette puissance que certains catholiques de ce pays repoussent et qu'ils veulent exclure du temple à coups de verges.

Voilà l'homme que ces messieurs de Québec et leur oracle fanalier, la fatidique P. Cornu, veulent assimiler aux "malfaiteurs littéraires" aux "dilettantes," "esthètes," "décadents," "naturalistes;" à tous les industriels et à tous les irresponsables de la littérature contemporaine. Le moins qu'on puisse dire de ces critiques inexorables c'est qu'ils ont, comme leur prophète Cornu, la classification légère et la condamnation facile.

II

L'étude sur Paul Bourget, d'où j'ai tiré les citations qui précèdent, contient quelques réserves. Mon but en cet écrit étant de faire connaître à mes lecteurs l'opinion d'un juge autorisé sur le compte d'un écrivain célèbre, je me fais un devoir de la leur soumettre toute entière, sans oublier les restrictions qu'elle comporte.

M. Félix Klein fait d'abord en quelques lignes le procès du roman d'analyse (genre adopté par l'écrivain qui nous occupe).

Le roman d'analyse, dit-il, fait courir un péril au lecteur, "en développant par l'excessif intérêt qu'il attache à chacun de nos mouvements d'âme, l'égoïsme, l'indécision, l'incapacité d'agir et le dégoût de vivre. A ces reproches M. Bourget répond que "l'esprit d'analyse n'est par lui-même "ni un poison ni un tonique de la volonté. C'est, "dit-il, une faculté neutre, comme toutes les "autres, capable d'être dirigée ici ou là, dans le "sens de notre amélioration ou de notre corrup- "tion." (1) Et il n'a point tout à fait tort.

En effet, cette faculté d'analyse n'est-elle pas, si l'on en use dans une certaine mesure—et je ne garantis pas que l'auteur de *Mensonges* n'ait point quelquefois dépassé cette mesure—ce qui dans la pratique chrétienne et sous le nom "d'examen de conscience" constitue un des moyens de réforme les plus efficaces ?

Mais voici un reproche plus grave relevé dans la même étude : Il y a "une autre source d'immoralité qu'on n'a peut-être jamais reprochée à M. Bourget, et qui nous paraît être la plus dangereuse, parce qu'elle tient plus de place dans ses livres et qu'elle les gâte presque tous. C'est de trouver assez simple et comme naturelle la trahison du foyer domestique et de réserver l'indignation, de ne montrer le danger, la faute, l'injustice, la bassesse que là seulement où commence l'infidélité aux amours coupables."

A cette inculpation d'immoralité, voici la théorie que le romancier oppose : "Être un moraliste, fait-il dire à l'un de ses héros, ce n'est pas prêcher ni s'indigner—ce n'est pas éviter les termes crus et les peintures libres...Ce n'est pas davantage éviter les situations risquées...Non ; le moraliste, vois-tu, c'est l'écrivain qui montre la vie telle qu'elle est avec les leçons profondes d'expiation secrète qui s'y trouvent partout empreintes. Rendre visibles comme palpables les douleurs de la faute, l'amertume infinie du mal, la rancœur du vice, c'est avoir agi en moraliste."

Quant aux livres qui renferment cette médecine perilleuse "c'est aux pères, aux mères et aux maris, dit quelque part l'auteur lui-même, d'en défendre la lecture aux jeunes garçons et aux jeunes femmes"... "Pour ma part, déclare-t-il

encore, je m'en tiens à ce mot que me disait un saint prêtre : 'Il ne faut pas faire de mal aux âmes.' Et je suis sûr que la vérité ne leur en fait jamais."

Ces raisons ne semblent pas convaincre M. Klein, qui écrit : "M. Bourget s'est donc trompé, lorsqu'il a cru bien faire de décrire telles qu'il les voyait les mœurs d'une certaine classe sociale, très peu nombreuse, en somme, et sortie de la voie commune qui consiste à travailler pour les autres et pour soi. Ces inutiles sont des êtres d'exception : *il les faut mépriser et les laisser dans leur corruption.*"

J'avoue que cette conclusion m'étonne un peu. Au premier abord ne vous paraît-elle pas en contradiction avec la parabole évangélique du Pasteur courant à la recherche de la brebis égarée ? Je me garderais bien cependant de trancher ce point délicat. La vie a de ces problèmes terribles dont on doit s'estimer heureux d'être saufs. Que de Salomons n'ont pas tremblé de la crainte de se tromper en entrevoyant le bien certain et le mal possible devant résulter d'un de leurs actes !

Je vous aurai tout dit de cet article de M. l'abbé Klein quand je vous aurai mis sous les yeux cette déclaration : que les livres de M. Bourget renferment malgré tout des pages "fortifiantes et saines." "Est-il rien de plus moralisant, par exemple, dit-il, que de voir dans *Cosmopolis*, quel excès de souffrance, quel martyr atteint Alba Steno et Fanny Hafner, quand ces deux pures jeunes filles découvrent l'inconduite maternelle et le déshonneur du père ?" Et plus loin : "Ce livre (*Le Disciple*) qui, malgré des scènes regrettables, a exercé une si heureuse influence et contribue pour une si grande part à faire de l'année 1889, dans laquelle il parut, une des plus favorables à l'idéalisme."

Et justement de ce *Disciple*—si parfaitement moral dans la thèse qu'il soutient mais si brutal quelquefois dans la manière de la soutenir—on parle improprement si l'on dit qu'il *scandalise*. Il révolte plutôt—je suis sûre que M. Bourget dirait, lui : *au contraire*, car en effet "l'outrance" avec laquelle il traite certaines situations scabreuses semble être de parti pris, comme si la double dose dans l'administration du poison, selon lui nécessaire, était une garantie qu'il sera rejeté.

(1) La Terre Promise, p. 13.

Est-il besoin de répéter que nous ne recommandons pas à nos lecteurs les ouvrages de M. Bourget. Il n'appartient pas à notre incompetence de décider si le spécifique convient à notre population. Mais c'est à coup sûr que nous pouvons conseiller à nos lectrices d'en user avec une extrême prudence et aux jeunes filles de s'en abstenir tout à fait.

III

Ai-je réussi—ou plutôt—notre illustre confrère parisien a-t-il réussi à convaincre les adversaires que le nouvel académicien compte dans le journalisme canadien, qu'il existe de pires scélérats et de plus grands *malfaiteurs littéraires* que M. Bourget? Cela peut arriver.

Pour nous—s'il était nécessaire de donner les raisons d'une sympathie partagée avec de judiciaires critiques—nous dirions que ce qui dans

notre estime, élève M. Bourget de cent coudées au-dessus de la masse de ses confrères, c'est son honnêteté foncière, ce sont ses tendances spiritualistes et cette charité zélée qui s'attaque courageusement au matérialisme triomphant. Une telle sympathie où il entre de l'espoir et de la reconnaissance—pour le bien rêvé et déjà accompli—, a son principe, sa raison d'être dans l'antipathie même professée pour un Dumas avec sa morale à rebours, dans la répugnance ressentie pour le naturalisme myope d'un Zola, et dans l'éloignement—j'allais dire le mépris—de notre conscience, laquelle veut ignorer les faiblesses de notre goût, pour les Flaubert, les Maupassant, les Loti, les de Goncourt, les Sylvestre, tous ces "épicuriens intellectuels," tous ces artistes, tous ces génies criminels à force d'inconscience et de cynisme.

M^{me}. Dandurand.

La Condition Privée de la Femme.

III.

Tournons maintenant nos regards vers l'Occident; allons vers la patrie des plus beaux génies, et voyons ce que la sagesse humaine a rêvé de meilleur pour le bonheur de l'humanité. Interrogeons cette race généreuse qui arracha au ciel tous les secrets de l'art, et qui connut tous les raffinements d'une civilisation païenne; pénétrons dans la presqu'île hellénique, et voyons quelle idée les Grecs ont conçue de la femme.

Mais pour comprendre ici sa vraie condition et apprécier la distance qui la sépare de l'homme, disons d'abord jusqu'où celui-ci s'éleva.

Les lois se multipliant sans uniformité dans les différentes parties de la Grèce, nous nous bornons à étudier Athènes, la ville par excellence dans l'histoire de ce pays.

Nous savons que Solon, le grand législateur d'Athènes, qui vécut de l'an 640 à 559 avant J.C., avait établi un système communiste. Le pouvoir régnait dans le peuple, et chaque citoyen était à la fois législateur et juge. La justice était rendue par un jury trié au hasard, et la loi, qui n'avait rien d'absolue, était l'expression fidèle des usages et des mœurs. Aussi avait-elle une souplesse qui

la rendait susceptible de faire des progrès rapides. Contrairement aux Romains, qui n'appréciaient les contrats que d'après la forme extérieure qu'ils revêtaient, les Grecs consultaient avant tout, pour rendre leurs décisions, l'intention des parties, et la bonne foi était respectée.

On comprend maintenant que toute la vie sociale résidant dans la volonté de chaque individu, l'homme ne s'occupât plus que d'intérêts généraux. Il vivait sur la place publique, où l'appelaient sans cesse ses fonctions multiples; il y prenait même ses repas.

"Du choc des idées jaillit la lumière," dit un adage vulgaire; du commerce incessant qu'il entretenait avec les plus beaux esprits, le Grec devint cet homme policé qui fait encore aujourd'hui notre admiration.

Mais la femme, qu'est-elle dans cette organisation?

On y voit son individualité s'affirmer timidement sous l'égide protectrice de ces deux institutions: la monogamie et la dot. Mais ses capacités ne dépassent pas celles d'un enfant. Considérée par sa nature même comme un être faible, on lu

défend, toute sa vie, les actes interdits au mineur de 18 ans.

Fille, femme ou veuve, elle demeure toujours en puissance. L'autorité qu'exerce sur elle le mari ou les héritiers de celui-ci est la même que celle du père. Mais la dépendance dans laquelle on tient la femme n'est plus cette fois dictée par l'égoïsme jaloux de celui qui l'y soumet. Leurré par de faux principes, on tire des conclusions inexactes, et on tient les femmes asservies dans leur intérêt même, dans un but de protection.

Aussi le maître devient-il le gardien responsable de la personne de la femme et l'administrateur comptable de ses biens.

Mais envers qui cette sorte de tuteur sera-t-il responsable? Evidemment ce n'est pas à celle que l'on a rendue impuissante qu'il rendra des comptes. Celle chez qui, à force d'en arrêter le développement, la croissance, on a laissé s'atrophier les plus belles facultés ne sera pas en état de sauvegarder ses propres intérêts. Voilà pourquoi, cet état de chose étant donné, il paraîtra généreux aux Grecs de placer la femme avec les mineurs sous la protection de l'archonte, et de faire intervenir l'Etat pour sauvegarder leurs intérêts communs.

L'épouse avait donc des biens : sa dot qui lui appartenait en propre. Le mariage même n'était généralement légitime qu'à cette condition.

Bien que la monogamie existât en principe, ce pendant l'homme pouvait avoir une concubine ; mais à la différence des Orientaux qui avaient plusieurs femmes légitimes, les enfants de la concubine chez les Grecs n'entraient pas de plein droit dans la famille de leur père, mais ils pouvaient en faire partie par l'adoption.

On recourait, du reste, à ce mode pour perpétuer les familles en danger de s'éteindre. Ici encore nous retrouvons le culte des morts rendu sacré et impérissable, confondu avec la conservation du foyer.

Tandis que chaque Grec se sentait grandir de toute l'importance du rôle qu'il remplissait dans l'Etat et des responsabilités dont il était investi, la femme au contraire était reléguée dans le gynécée, humble pièce d'un logement toujours modeste. Des lois sévères de police l'y confinaient, lui défendaient d'en sortir, sauf dans des cas rares et

déterminés. On réglait jusqu'aux vêtements dont elle devait se parer, et qui ne devaient pas excéder une certaine valeur.

On élevait la femme de telle sorte, qu'elle sût et comprit le moins possible ce qu'on lui enseignait dès son enfance : c'était à ne parler, n'entendre et ne voir que le moins possible (Xenophon) ; pour elle "la vertu se réduisait à garder la maison, s'occuper du ménage, obéir à ses parents ou à son mari." (Platon.)

L'homme ne trouvant aucun charme au foyer le désertait pour chercher ailleurs les plaisirs du cœur et de l'esprit. Il vivait, nous l'avons déjà dit, sur la place publique, et ne rentrait souvent chez lui que le soir. Le théâtre, les conférences, les dissertations philosophiques occupaient ses loisirs, tandis que son épouse, être inférieur et borné, était enfermée dans une solitude profonde. Autant, donc, l'homme sous le ciel clément de la Grèce voyait s'épanouir toutes les facultés de son intelligence et le génie planer sur lui, autant dis-je l'homme s'élevait haut, autant l'abaissement de la femme était profond. L'homme n'eût plus avec elle que des rapports fort rares, et le mariage devint un lien détestable. "Nous ne sommes pas naturellement portés au mariage," dit Platon ; "il faut les lois pour nous y contraindre."

Mais que vont devenir les mœurs chez ce peuple, qui prétend extirper tout mal en enchaînant la liberté, ce bienfait inaliénable que le Créateur a mis en chacun de nous ? Il fait de ses femmes des êtres misérables à qui il mesure la clarté du jour, et la lumière infiniment plus précieuse de l'esprit.

Grâce au système de contrainte auquel on a recours, on les préserve de tout mal, mais on les rend incapables de tout bien.

L'homme n'est pas fait pour vivre seul, et la compagne que Dieu lui avait donnée et qu'il a méconnue, il ne s'en passera pas. Il ira la chercher ailleurs, en dehors des liens du mariage, et nous verrons tolérer des pratiques infâmes. Les courtisanes jouèrent en Grèce le rôle de la chaste matrone à Rome. Ce seront elles dont l'esprit est parfois très cultivé qui suivront les hommes partout, qui partageront leurs entretiens, qui assisteront à leurs conférences, qui les accompagneront au théâtre, qui prendront avec eux les repas, et "l'on

verra le plus vertueux des Grecs admettre une Aspasia à ses entretiens philosophiques, tandis qu'il en écarte sa propre femme, qui ne peut pas même obtenir par ses larmes d'assister à ses derniers moments." (Paul Gides.)

Et pourtant l'écho du siècle de Périclès arrive jusqu'au nôtre, comme les ondes sonores d'un cri de gloire répondons-lui par deux élans du cœur : l'un fait d'admiration et l'autre de pitié. Admiration l'homme dont l'âme s'ouvre au beau, marchant le front haut, cherchant partout la vérité ;

mais plaignons-le aussi, moins que sa compagne pourtant, car en s'élevant, son aile n'a pas assez d'envergure pour planer jusque dans ces régions pures, où s'élargissent les horizons, et d'où il embrasserait un peuple tout entier : s'il verse les bienfaits de la justice et de la vérité, ce n'est qu'à la moitié des siens ; les autres, ses sœurs, il ne se doute même pas qu'elles ont avec lui une nature commune.

Yvonne.

Questions Opportunes.

Il m'est resté de la lecture d'un livre très sage le souvenir de quelques bons avis que je veux transcrire ici pour l'instruction des époux.

— "Ne plaisantez jamais votre femme de manière à froisser sa sensibilité, et ne vantez pas la vertu dominante de la femme d'un autre en vue de lui rappeler qu'elle a le défaut opposé. Ne la traitez pas devant le monde avec indifférence ; rien ne blesse plus profondément la fierté d'une femme et ne tend plus à diminuer son amour et son respect à votre égard.

— Qu'on ne vous voie pas chez vous silencieux et morne quand vous êtes noté ailleurs pour votre esprit enjoué et votre belle humeur."

Ce sont des préceptes trop généralement méconnus ou oubliés. Car, les hommes se rendent-ils bien compte de la responsabilité qu'ils ont assumée quand, à force de promesses, d'encouragements et de tendres égards, ils persuadent à une jeune fille de leur confier sa vie et de s'en remettre à eux pour son bonheur ? Un homme d'honneur ne peut s'aveugler là-dessus ni se soustraire au devoir de remplir son contrat.

Nul châtement n'est trop grand pour celui qui s'est parjuré dans le seul but d'assouvir une passion, et qui par le fait a compromis l'avenir de la malheureuse dont il a capté la confiance. Que si cet individu allégué qu'il a cédé à un irrésistible entraînement, à un moment d'enthousiasme, rien ne le dispense de réparer, dans la mesure de ses forces, le tort que son acte inconsidéré a fait à son innocente femme.

RESPONSABILITÉ RÉCIPROQUE.

Une délicatesse instinctive avertit un mari de respecter les convictions religieuses de sa femme. La trouve-t-il trop consciencieuse ? Il s'en consolera facilement en songeant que ce qu'il appelle un défaut lui vaut une sécurité illimitée. Ce qui est le plus à craindre en pareille circonstance, c'est que les idées trop larges de l'un triomphent des scrupules de l'autre. Celui qui aura opéré une si triste conversion ne devra s'en prendre qu'à lui-même des malheurs domestiques qui la suivront.

Il y en a qui disent : "Je sais que je suis un brutal. Quand j'ai quelque chose sur le cœur, il faut que ça sorte. Mais je n'ai l'intention de blesser personne."

Il peut être du devoir d'une épouse de subir patiemment certaines sorties provenant plus souvent d'une éducation défectueuse que d'un mauvais cœur, mais sa résignation ne dispense pas le coupable de faire des efforts pour gouverner sa langue et pour taxer moins souvent l'indulgence d'autrui.

On m'observera fort justement que la remarque qui précède s'applique tout aussi bien à notre sexe. Je n'y contredis pas. Aussi me ferai-je un moment l'avocate des maris (pour lesquels j'ai une secrète réserve de sympathies—je l'avoue, au risque de paraître en arrière de mon temps). C'est en cette qualité que je me permettrai de demander à ces dames une ou deux questions :

— N'avez-vous jamais fait un éloge exagéré du

mari d'une amie, à la seule fin de mortifier le vôtre, au lieu de le reprendre avec douceur dans un moment où vous êtes seuls ?

— Quand vous allez ensemble dans le monde, témoignez-vous à votre légitime époux une indifférence offensante, contrastant avec les frais d'amabilité prodigués aux autres, ou à un autre ?

Le respect que vous témoignez publiquement à votre mari, quelque indigne qu'il en soit, lui conserve un peu de la considération qu'on est généralement porté à lui refuser. Et le mépris que vous vous croyez peut-être excusable d'afficher envers le père de vos enfants rejaillira et sur eux et sur vous-même qui avez épousé un tel homme.

— Vous arrive-t-il quelquefois de blâmer ou de reprendre avec aigreur votre compagnon devant un tiers ? Au lieu de se laisser dominer par l'influence des nerfs agacés, les associés de la vie conjugale devraient laisser, dès le début, l'amour et l'indulgence régler seuls leurs discours. Quel dommage que, dans des ménages moralement unis et les mieux faits pour s'entendre, ces nerfs importuns deviennent si souvent des brandons de discorde ! Quoiqu'on en dise, le sexe faible n'est pas le seul soumis à l'empire des nerfs. Il y a des hommes qui sont bien femmes sous ce rapport, et qui en fait d'irritabilité disputent la palme à leur sensitive moitié ! En pareil cas, le conflit des deux courants produit une électricité perturbatrice de l'atmosphère conjugale. A ces couples éprouvés il faut prescrire les douches, deux grains de bon sens et une large mesure de charité chrétienne.

Ces questions, chères lectrices, ne demandent pas vos aveux. Que vos consciences y répondent tout bas. Détournez-vous un peu afin qu'on ne vous voie pas faire votre *mea culpa*, mais, je vous en prie, réfléchissez.

Les hommes savent-ils une chose ? C'est que rien ne flatte plus une femme que les éloges accordés à son mari.

Il y a là un raffinement de fierté ou d'orgueil, si l'on veut, qui fait préférer les hommages adressés à l'homme dont on porte le nom à tous les succès de vanité personnelle.

Que de maris maladroits froissent ce sentiment délicat chez leur femme à laquelle ils prodiguent comme à cœur joie, les humiliations qui lui sont le plus cruellement sensibles. J'en connais, qui,

sans être des ivrognes, cèdent dans une fête mondaine au plaisir bête de dépasser les bornes de la sobriété, se mettant dans cet état ridicule dont elle est seule à dévorer la honte et à supporter l'affront. D'autres choisiront le moment où ils ont des témoins pour parler à leur compagne avec une rudesse inaccoutumée, pour rappeler des souvenirs désagréables, ou faire quelque déclaration de principe incongrue.

Tout en pardonnant à la main qui leur fait ces blessures, la dignité de certaines femmes ne s'en console jamais.

Quelque mépris qu'un homme puisse professer pour l'opinion des autres, il est tenu, non seulement par un sentiment d'honneur mais dans l'intérêt de sa propre félicité, à ménager ce trésor d'amour confiant et d'estime qui git dans le cœur de sa compagne.

Le lien par lequel Dieu et la société unissent deux époux est si étroit, que tout honneur accordé à l'un élève simultanément l'autre, et que pareillement, toute erreur, toute disgrâce est partagée entre tous les membres solidaires de l'association matrimoniale.

C'est une grande joie pour un chef de famille que de voir sa bonne réputation faire la fortune des siens ; mais, par contre, quelle dure épreuve ce doit être pour des cœurs fiers et loyaux d'hériter de l'ignominie d'un époux, d'un père taré ! Et quelle tristesse que de mépriser forcément celui que tout nous commande d'aimer et d'honorer !

COMMENT ALLÉGER LE FARDEAU COMMUN.

L'épouse ne doit pas perdre de vue que la vie des affaires comporte des perplexités sans nombre, qui taxent la patience masculine (patience robuste mais courte) au-delà de ses extrêmes limites. Elle doit souvent jouer le rôle de soupape de sûreté, et subir sans révolte des éclats momentanés qui s'adressent plutôt au mauvais sort, aux clients fâcheux, au diable qu'à elle-même.

Gardons-nous des excès de sensibilité, et éparignons-nous bien des chagrins inutiles.

Il y a dans la vie domestique des corvées qu'un bon mari peut alléger, sinon complètement sauver, à sa fidèle partenaire.

Que chacun s'intéresse aux affaires de l'autre.

Il ne faut pas dire : "Gardez vos tracas d'affaires pour votre bureau—je n'ai rien à y voir." Une femme intelligente sait quelquefois donner d'utiles renseignements et d'excellents conseils. L'habileté et la clairvoyance ne sont pas le monopole du sexe fort.

D'un autre côté, nul n'a le droit de refuser à son amie dévouée ce qui peut ajouter à son bonheur et n'exige qu'un léger sacrifice.

On entend souvent ce discours : "Ma femme ne manque de rien. Je lui laisse recevoir qui elle veut, tant qu'elle veut. Je ne demande en retour que ma liberté."

Voilà un avantage qui—si on vous l'accorde, messieurs—tourne souvent contre vous. Avec ce système de séparation vous mettez votre femme dans une situation à la fois embarrassante et humiliante.

Il est vrai de dire que le devoir de la mère est au milieu de sa famille, et que celui de l'homme l'appelle plus spécialement aux affaires, mais une fois ces premières obligations satisfaites ils en ont d'autres qu'ils doivent remplir en commun.

Ce sont les devoirs sociaux qui servent à étendre votre sphère d'action, à former et à fortifier d'utiles relations, à vous acquitter des soins et des égards dus au prochain, et à vous policer au contact de vos semblables.

Ces messieurs ne se dissimulent pas l'importance de cet autre côté de la vie, mais ils feignent de le trouver indigne de leur gravité—au moins dans ce pays—et se déchargent absolument de ses exigences sur le *sexe faible*. Ce n'est pas juste.

Il paraît que l'homme a gardé de sa primitive puissance des temps barbares un léger vestige,

comme un relent de tyrannie. D'aucuns prétendent aussi que depuis Dalila, sinon depuis Eve elle-même, la faiblesse de notre sexe n'a cessé de revêtir des formes suffisamment arbitraires.

Qui faut-il croire ?

Je veux bien admettre impartialement que dans ce domaine de la dictature les maris tiennent le sceptre.

Mais il est doux en l'admettant de rappeler quels moyens nous avons de réduire ces terribles instincts.

Le pèlerin en voyant venir la tempête s'enveloppe de son large manteau. Et quand l'orage s'abat sur lui, quand le vent soufflant en tourbillon, hurlant avec furie, le courbe sur la route, le pousse comme une plume, le fouette et le pourchasse comme en un vain effort pour lui arracher son vêtement et le lacérer, il lutte sans défaillance, il étreint plus fortement l'habit qui le préserve.

Mais bientôt tout se calme, des rayons se glissent jusqu'à lui, doucement, joyeusement. Alors la volonté de fer et la forte charpente qui déniaient l'ouragan s'inclinent devant la suave et bienfaisante influence ; le fier lutteur salue son vainqueur.

Ainsi la femme peut, si elle le veut, par l'amour et la douceur, trouver des sujets volontaires qui reconnaîtront son pouvoir et lui prêteront un généreux, un cordial appui dans tout ce qu'elle entreprendra de bon et de grand dans sa famille comme au dehors.

*Eunice Beecher, du New York Herald,
et Marie Vieuxtemps.*

Comme tous les articles d'*Hygiène*, de *Savoir-Vivre*, et les *Travers Sociaux* sont commencés dans la série de l'année 1893, nous croyons faire plaisir à nos nouvelles abonnées en leur offrant toute la collection de 1893 à \$1.50.

Veillez vous adresser au bureau, 63 rue St. Gabriel.

Littérature.

A côté des genres excentriques qui se développent dans la littérature française—comme la “photographie” de Gyp et de Lavedan mentionnée ici il y a quelque temps, ou le “Symbolisme” de Verlaine et de Mallarmé dont je vous entretiendrai quelque jour—la mode de l'exotisme sévit à outrance. Les lettrés qui avant M^{me} de Staël ne connaissaient pas Goethe et Shiller non plus que leurs compatriotes, ces grands penseurs de l'Allemagne, qui ont depuis un siècle exercé une influence si grande dans le monde intellectuel, les lettrés français ne jurent plus que par les étrangers. Rien n'est intéressant pour eux que ce qui vient d'ailleurs. Tout ce qui se produit en France les pénètre d'avance d'une impression de fatigue, de satiété comme s'ils ne pouvaient plus s'imprimer dans leur langue rien qui ne fut connu, éprouvé, ressassé. Paul Bourget nous avouait lui-même que les revues anglaises et américaines l'intéressaient seules, et que dans celles de son pays il ne regardait que les titres et les signatures pour s'assurer que c'était toujours la même chose.

Le reproche qu'on faisait à nos pères, de ne rien connaître de ce qui n'était pas “parisien,” dit un écrivain des “Débats,” je ne pense pas qu'on nous le fasse jamais. Après le juste et prodigieux succès des romans de Tolstoï et de Dostoïevski, ç'a été le tour d'Ibsen, de Bjornson, de Maeterlinck, d'Hauptmann et d'Auguste Strindberg. Pour le théâtre, notamment, des institutions à noms divers et, si j'ose dire, pavées de bonnes intentions, se sont confié la mission de nous révéler les drames et les comédies des pays “étrangers.” Et, certes, il faut louer M. Antoine du théâtre Libre de nous avoir donné *la Puissance des ténèbres*, *les Revenants*, *le Canard sauvage*, *les Tisserands*, et même *Mademoiselle Julie*. Rien de plus intéressant, à coup sûr, que ces représentations. En admettant même que le théâtre étranger contemporain doive quelque chose au nôtre,—ce qui est probable,—les transformations que subissent nos idées “latines,” en passant à travers une âme norvégienne, sont les plus curieuses du monde et les plus instructives.”

Cet engouement pour le génie de son voisin a pourtant ses adversaires. Comme on se l'imagine aisément, il y a en France des gens qui réservent leur enthousiasme pour leurs compatriotes et opposent à tous les chefs-d'œuvre exotiques, des exploits équivalents accomplis par des écrivains nationaux.

De leur nombre est Francisque Sarcey, le critique de théâtre du journal *Le Temps*.

Je vous cite plus bas son compte-rendu d'une pièce d'Ibsen représentée à Paris.

Henrik Ibsen est le grand écrivain de la Norvège. Le simple et brave vieillard ne fut pas médiocrement étonné de la renommée européenne qu'acquiescent soudainement ses ouvrages.

Après les russes Tourgeniev, Dostoïevski et Tolstoï, il est devenu à Paris l'auteur en vogue. Ses livres traduits en français trouvent en ce moment de fervents admirateurs.

Voici le jugement de M. Sarcey sur l'un d'eux :

Le Vaudeville a donné pour ses abonnés du lundi et du vendredi *Nora ou la Maison de poupée*, drame en trois actes de Henrik Ibsen, traduction de M. le comte Prozor.

Maison de Poupée me semble être, de toutes les pièces qu'on a représentées devant nous, la mieux faite et la plus intéressante. Je ne crois pas, à vrai dire, qu'elle dût avoir un long succès à Paris, si on la jouait dans les conditions ordinaires. L'épreuve serait pourtant curieuse à tenter; mais on doit, pour le moment, n'en donner que trois représentations.

Le point de départ de la pièce est bien singulier et malaisément acceptable. Vous me direz que j'ai—ou plutôt que le public a—pour habitude de ne jamais chicaner les points de départ, quand l'auteur, une fois en route, tire de la donnée des situations pathétiques ou plaisantes. Mais ici cette donnée pèse sur toute la pièce; on y revient sans cesse; l'impossibilité en est sans cesse remise sous les yeux.

Nora a vu son mari Helmer condamné par les médecins; s'il ne passe pas une saison dans le Midi, il est mort. Point d'argent à la maison. Elle s'arrange, à l'insu de son mari, avec un faiseur

d'affaires, lui fait un billet et le signe du nom de sa mère. C'est un faux, et un faux certain, car sa mère était morte deux jours avant la date du billet. Helmer est revenu guéri. Depuis lors, elle a rogné sur les dépenses de la maison pour payer les intérêts de la somme empruntée, sans que son mari pût s'apercevoir de rien. Il vient enfin d'obtenir un plus sérieux avancement ; la voilà plus au large. Elle pourra rembourser ; elle pousse un ouf de soulagement.

Mais il se trouve que le prêteur relève de l'administration dont Helmer vient d'être nommé directeur. Il demande je ne sais quelle place, et menace Nora, si elle ne la lui fait pas obtenir d'écrire à son mari une lettre où sa faute lui sera révélée.

Nora tremble et Nora se désespère.

Et nous nous disons tous, à Paris tout au moins : pourquoi Nora fait-elle tant d'affaires pour si peu ? Elle n'a qu'à dire tout simplement la chose à son mari. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. La dernière personne qui puisse en vouloir à Nora de son imprudence, c'est Helmer, puisque c'est pour lui sauver la vie que cette imprudence a été commise.

Si nous ne faisons ces réflexions qu'au moment où le train chauffe pour le départ, il n'y aurait que demi-mal ; mais elles nous reviennent à chaque instant, tout le long de la pièce, puisque tout l'effort du drame porte sur ce point : arrêter la fatale lettre qui révélera le faux à Helmer.

Une fois notre parti bien pris de cette critique, la comédie est ingénieusement aménagée, toute pleine de détails agréables. Henrick Ibsen a marqué de traits gracieux et charmants le bonheur domestique de Nora qui va être troublé par le spectre de Banco, je veux dire par l'apparition du prêteur. Il y a une scène où elle joue à cache-cache avec ses enfants, qui est ravissante.

Le désordre de son esprit quand elle sent qu'il lui faut de l'argent ou que la lettre va être remise à son mari donne lieu à d'autres scènes, qui sont spirituellement imaginées. Elle a près d'elle le docteur Ranck, un homme fort riche, ami de la maison, qui a beaucoup vécu, et qui est si démoli, si démoli, qu'il parle couramment de sa fin prochaine. Si elle s'adressait à lui, il prêterait bien la somme. Elle prend son courage à deux

mains ; elle lui laisse entendre qu'elle a un service à lui demander ; mais comme l'autre lui dit pour l'encourager : " Je vous ai toujours aimée ; je n'ai jamais osé vous l'avouer... , etc. ", elle l'écoute, interdite, navrée. Comment demander de l'argent à un homme qui vient de lui faire cette déclaration ? Elle se lève toute droite, passe devant lui et se retire : " Ah ! c'est dommage ! " dit-elle.

Le mouvement est délicieux. C'est la scène de Mme Pommeau avec Bordognon, dans les *Lionnes pauvres*, d'Emile Augier ; elle est plus forte chez l'auteur français, plus délicate chez le Scandina-ve.

La lettre est là dans la boîte, où l'on dépose le courrier de la maison. Nora la voit ; rien ne se rait plus facile à Nora que de casser le carreau- et de subtiliser la lettre.

— Oh ! moi, m'a dit une Parisienne en riant, ce que j'y aurais donné un coup de coude !

Mais Nora n'est pas Parisienne. Elle cherche à détourner l'attention de son mari, à gagner quelques heures ; et comme elle doit, le soir, danser la tarentelle dans une fête qu'on donne pour la nomination de son mari, elle lui offre, pour lui seul, une répétition de son pas, et, la mort d'ans l'âme, elle danse et tourbillonne. C'est une jolie idée de Vaudeville, et qui rappelle avec agrément les procédés de Scribe.

Rien n'y fait ; la lettre tombe enfin aux mains d'Helmer, qui se retire dans sa chambre pour lire son courrier. Nora reste sur la scène, pâle, atterrée. Nous, nous reprenons notre antienne : mais pourquoi, diantre, n'a-t-elle pas tout dit à son mari, ce qui était si simple ? Il ne l'aurait pas mangée. Et même maintenant, il ne la mangera pas ; il n'y a pas de quoi avoir tant peur.

Il nous semble qu'elle a trop peur. Mais nous nous rappelons que Sardou jette souvent ses héroïnes dans des périls qui ne sont pas plus sérieux. et leur prête des frayeurs hors de toutes proportions avec l'objet, que nous nous prêtons complaisamment à ce jeu et que nous feignons de croire qu'elles tremblent pour de bon, afin de nous donner le plaisir de trembler nous-mêmes pour elles. Pourquoi ne ferions-nous pas pour Ibsen ce que nous faisons pour Sardou ?

Helmer sort de sa chambre ; il est indigné, il est furieux ; il accable Nora de reproches ; il la

traite comme la dernière des dernières. Elle pleure, elle se jette dans ses bras, mais elle ne lui dit pas la seule chose qu'elle devait lui dire, celle que nous attendons tous.

— J'ai eu tort ; mais c'était pour toi que je me suis compromise ; pour te sauver la vie, et je te l'ai sauvée.—Eh bien ! payons ; il n'en sera que cela.

Comment Henrik Ibsen va-t-il se tirer de là ?

J'avais beau connaître la pièce pour l'avoir lue, et surtout pour avoir lu les commentaires enthousiastes dont les journaux sont inondés depuis huit jours, je ne me doutais pas de l'effet de surprise, de stupeur que m'allait causer ce dénouement à moi comme au public. Car je l'observais curieusement le public des lundis du Vaudeville, qui est un public de payants, un vrai public. Je ne voyais que visages consternés.

Nora a passé un instant dans sa chambre ; elle rentre en costume de voyage :

—Je m'en vais, lui dit-elle ; je te quitte ; je quitte la maison, je quitte mes enfants. Je ne veux plus les revoir.

Le mari la regarde étonné ; car lui, il pardonne, il aime.

—Tu ne m'as pas comprise, lui dit-elle. Tu m'as toujours traitée en petite fille, en oiseau jaseur, en poupée. J'ai une personnalité comme toi ; je m'en vais où je pourrai être moi. Tu ne me reverras plus.

Et elle part et le rideau tombe.

Mais il n'avait pas été question de cela dans la pièce que je viens de voir jouer ! Je cherche, effaré, dans mes souvenirs. Je retrouve bien par

ci par là quelques indications à ce sujet ! mais comme je n'étais pas prévenu, je n'y ai pas pris garde ; ce dénouement me tombe sur la tête à l'improviste.

Et quel dénouement !

Ah ! alors, Nora était un symbole ! Helmer un autre symbole ! et le docteur Ranck un troisième symbole ! tous des symboles ! Moi, je n'y avais vu que des personnages de comédie. Enfin, donnée et dénouement à part, la comédie est vraiment très jolie.

∞ Voilà, d'après M. Brunetière de l'Académie Française, la dot qu'un postulant du journalisme devait posséder il y a ans :

“ Pour devenir journaliste, dit-il, il fallait quelque étude et d'assez longues préparations. La connaissance de l'histoire, celle d'une ou deux langues étrangères, la connaissance des intérêts généraux de la politique européenne, une certaine expérience des hommes, une instruction littéraire étendue—telles étaient les moindres qualités que réclamaient de leurs collaborateurs le journal d'Armand Carrel et celui de Bertin, le *National* et les *Débats*. Vous rappelez-vous l'histoire des débuts de Littré ? Trois ans entiers, messieurs je dis trois ans—sous l'œil d'Arm. Carrel—la besogne de cet helléniste, de ce philosophe, de ce savant, fut d'*extraire* les journaux étrangers.”

Voilà, sans doute, un long apprentissage. Et, en effet on ne s'était pas avisé que de tous les dons du journalisme, le premier fut celui de l'improvisation.

On fait aujourd'hui et surtout dans notre pays des journalistes à meilleur marché—heureusement pour nous.

Météore.

Sonnet à Champlain.

Un poète français, M. Georges Gourdon, envoie au COIN DU FEU le sonnet suivant, dit par l'auteur aux fêtes de Saintes qui eurent lieu l'année dernière en l'honneur de Champlain.

Nous remercions cordialement ce confrère d'outre-mer, et pour ce gracieux envoi, et pour l'aimable compliment qu'il dédie à notre revue dans le journal qu'il dirige : *Les Tablettes des deux Charentes*.

M. G. Gourdon est l'auteur de deux recueils : *Les Villageoises* et *le Sang de France*, avec préface de Pierre Loti.

SAMUEL DE CHAMPLAIN.

Père de la Nouvelle-France.

Brouage, dans ses murs au créneau délabré
Que tapissent la mousse et la parétoire,
Au milieu d'un marais fiévreux et solitaire,
D'où, voilà trois cents ans, le flot s'est retiré,
A vu naître celui qui, malgré l'Angleterre,
Se taille dans le monde un empire à son gré,
Et put croire en mourant, glorieux et pleuré,
Qu'il léguait à la France un sief héréditaire.
Hélas ! brave Montcalm, le peuple de Champlain,
De la mère-patrie à jamais orphelin,
Malgré ton héroïsme est sous les lois d'un autre ;
Mais rien n'a pu briser un lien immortel,
Et depuis deux cents ans, vaillant et fraternel,
Son grand cœur bat toujours à l'unisson du nôtre !

GEORGES GOURDON.

SAVOIR VIVRE.

LA CORRESPONDANCE.

RÈGLES GÉNÉRALES.

Pour écrire à ses amis, à ses connaissances, à ses fournisseurs, il n'est pas du tout indispensable d'avoir le talent de Fénelon ou celui de la marquise de Sévigné; toutefois, il est bon de posséder sa langue et de connaître l'orthographe. Lorsqu'on a reçu une bonne instruction primaire, il suffit d'un peu de pratique et d'attention pour donner à son style la clarté et la correction nécessaires.

Une belle écriture n'est pas de rigueur, non plus; mais on doit se donner la peine de former ses lettres pour être lu sans fatigue et sans ennui. "Une mauvaise écriture, dit Grotius, est une des formes du mépris qu'on a pour autrui, car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres." De cette maxime du célèbre Hollandais vient, sans doute, cette excuse que font si souvent les Anglais au las de leurs lettres: "*Excuse this bad writing.*" (Je vous demande pardon d'écrire si mal.) Une bonne écriture est donc requise. J'ajouterai que, si l'on peut, avec du travail, acquérir une écriture élégante, cela préviendra en faveur du correspondant.

Le papier, — dont nous déterminerons plus tard le format, selon les circonstances, — doit toujours être d'une netteté irréprochable. On affranchit les lettres que l'on envoie par la poste; il faut même s'assurer qu'elles ne dépassent pas le poids fixé, pour ne pas les exposer à recevoir une surtaxe.

Nous parlerons aussi, tout à l'heure, des cartes postales et des cartes-lettres. Mais toute lettre est enclose dans une enveloppe; cette petite recherche coûte peu de chose.

On n'attend pas que nous donnions des formules pour écrire à ses parents, à ses amis; le cœur est le seul maître à consulter, le meilleur conseiller à prendre pour exprimer ses pensées, peindre son affection, son respect, sa reconnaissance. Il faut écrire comme on pense, sans phrases, ce qui ne veut pas dire qu'on soit dispensé de certaines formes de la politesse, de la bienveillance, de l'ama-

bilité qui peuvent parfaitement glisser leur note, même, — et surtout, — dans les correspondances entre parents. Nous nous bornerons à ces données générales, sans pouvoir préciser davantage, les habitudes familiales ou amicales variant avec chaque lecteur.

Nous dirons pourtant que, si un de nos amis venait à monter quelques degrés de l'échelle sociale, au-dessus du nôtre, après l'avoir chaudement félicité, soit de vive voix, soit par écrit, nous observerions dans nos relations ultérieures, — lettres ou visites, — une réserve un peu fière. Il serait de bon goût d'attendre, de cet ami, une manifestation nous indiquant qu'il n'a pas changé à notre égard, dans la position élevée qu'il a atteinte.

Lorsqu'on écrit à une personne de connaissance, on peut la traiter de "Cher Monsieur" ou de "Chère Madame," "Chère Mademoiselle." Bien que ces façons de s'énoncer semblent pécher contre la grammaire, il serait tout à fait contraire à l'élégance d'écrire "Ma chère Dame", "Ma chère demoiselle". Quant à "Mon cher Sieur," il ne viendrait à personne l'idée de s'exprimer de cette manière logique, mais inusitée et... grotesque.

Pour ces mêmes personnes, on peut terminer sa lettre ainsi: "Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs", "de toute ma sympathie", etc., etc., selon le degré, la durée, l'attrait des rapports établis. Plus familièrement, on finira: "Au revoir, cher monsieur, ou chère madame, croyez à mon vif attachement."

Depuis quelque temps, on considère comme *très chic* de glisser un mot ou deux d'anglais dans les correspondances entre connaissances. On fait précéder sa signature du mot "*Yours*", qui signifie "Votre", "Tout à vous", etc. Cette locution britannique est souvent la manière d'achever, — sans autre cérémonie, — un court billet ou une carte postale. (Ce n'est qu'une mode.)

Un homme ne manque pas à sa dignité, lorsqu'il introduit un mot de respect en écrivant à une

femme, fût-il de beaucoup son aîné : "Mes sentiments respectueux", "mon attachement respectueux", "ma respectueuse sympathie", "mon respectueux dévouement" — pour une personne avec laquelle il a des relations mondaines.

A une étrangère, il dira : "Veuillez, madame, recevoir l'expression de tout mon respect."

LETTRES A DES PERSONNAGES.

On donne leur titre aux étrangers auxquels on écrit, ou leur qualité : Madame la marquise, monsieur le principal, madame la directrice.

Pour un militaire, on commence : "Monsieur le colonel, monsieur le général." Dans le cours de la lettre : "colonel, général." Ne craignez pas de commettre d'impolitesse, et, même, si vous avez quelques relations avec cet officier supérieur ou général, ou commandant, dispensez-vous, dès le début, du mot monsieur avec la désignation du grade.

C'est la belle langue militaire, concise et simple, qui plaît au soldat. Dans le cas où vous auriez appartenu à l'armée, il serait de bon goût d'écrire : "Mon capitaine, mon colonel, mon général." Pour un maréchal de France, pour un amiral, l'étiquette est tout autre. Il faudrait "Monsieur le maréchal," "Monsieur l'amiral," — même quand c'est un militaire ou un marin qui écrit. — Le chef de l'Etat lui-même dit : "Monsieur le maréchal," "Monsieur l'amiral". La raison de cette distinction est que le grade suprême de l'armée pourrait être confondu avec celui d'un simple sous-officier, — du maréchal des logis — et que celui d'amiral pourrait être pris pour celui de contre-amiral ou de vice-amiral. A ces derniers on dit "amiral".

A un prêtre : "Monsieur le curé," "Monsieur l'abbé", "Monseigneur", selon les cas. Si l'on est catholique, on termine toujours cette lettre par l'expression du respect, même si l'on est femme.

Il est reçu (comme on dit) que la plus grande dame du monde, du moment qu'elle est catholique, introduira le mot *respect* dans une lettre adressée au plus humble desservant de village.

Un homme ou une femme catholique et pratiquante qui écrit, pour une cause *quelconque*, à un prêtre revêtu d'une haute dignité ecclésiastique, à un évêque ou à un cardinal, par exemple, terminera ainsi :

"Je suis avec le plus profond respect,

"Monseigneur,

"De votre Grandeur (ou de votre Eminence pour un cardinal).

"La très humble et obéissante servante."

Si l'on avait à écrire à un prince royal, on mettrait le mot "Prince" en vedette, sans le faire précéder du mot "Monsieur"; à une femme de maison souveraine, "Madame". Dans le cours de la lettre, "Votre Altesse".

A un roi "Sire", à une reine "Madame," au cours de la lettre : "Votre Majesté."

On termine :

"Je suis avec le plus profond respect,

"Sire (ou Madame ou Prince),

"De votre Majesté (ou de Votre Altesse),

"Le très humble et obéissant serviteur (ou sujet)."

Au chef de l'Etat, dans les pays qui vivent sous le régime républicain, "Monsieur le Président."

A la fin :

"Je suis avec le plus profond respect,

"Monsieur le Président,

"Votre très humble serviteur."

Même protocole, s'il s'agit d'un ministre, d'un ambassadeur, etc... auquel on adresse une supplique, une pétition ou une simple demande de renseignements.

Une femme, en ces circonstances, se soumet à l'usage, comme les hommes.

Celui qui adresse une réclamation ou une demande, n'ayant pas le caractère d'une pétition ou d'une supplique — à un fonctionnaire civil (directeur d'une administration publique, receveur, inspecteur, etc.), ou à un préfet, termine sa lettre de cette façon :

"Veuillez, monsieur le préfet (ou le directeur), recevoir l'expression de ma considération distinguée."

Dans la correspondance aussi bien que dans la conversation, on ne peut donner aux épouses des chevaliers canadiens créés par la reine d'Angleterre, que le titre de *Madame*; notre langue n'en renferme pas de plus distingué puisqu'on le donne aux reines elles-mêmes. Il est donc absurde de dire en français. "*Bonjour, lady S.*" "*Oui, lady.*" "*Au revoir, lady.*" On pourrait tout au

plus employer comme les français le mot *milady* qu'ils ont emprunté en le changeant un peu à la langue anglaise.

LETTRES DIVERSES.

Nous avons encore à donner quelques formules destinées à terminer les lettres. Une femme finit de la sorte, en s'adressant à un homme avec lequel elle n'a pas de rapports mondains, auquel elle écrit pour affaires ou pour un cas exceptionnel : "Veuillez, monsieur, recevoir l'expression de mes sentiments distingués." Même formule pour une femme de son âge. Elle change ses "sentiments distingués" en "sentiments respectueux", pour une dame âgée ou notoirement son aînée d'un assez grand nombre d'années.

D'homme à homme : "Veuillez, monsieur, recevoir l'expression de ma considération distinguée." Un homme à un supérieur : Veuillez agréer l'expression de mon respect et de mon dévouement." Le supérieur à son inférieur : "Recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée, ou de ma haute considération."

On a saisi la nuance : d'inférieur à supérieur, de *junior* à *senior*, ou d'égal à égal, on ne donne pas l'assurance de ses sentiments de respect ou même d'affection, on l'exprime.

Les élèves qui écrivent à leur professeur emploient les formules respectueuses de l'inférieur au supérieur, et, ce, quelle que soit la position sociale de ces élèves.

Les parents qui adressent une lettre au professeur de leur enfant s'expriment avec une extrême politesse, même quand il s'agit du simple "maître à danser." En ce cas, l'assurance ni même l'expression d'une froide considération ne sont de mise. Nous devons à ceux qui enseignent à nos enfants leur science ou leur art un sentiment de gratitude dont l'argent ne peut nous décharger. Et ce sentiment, nous devons saisir toutes les occasions de le témoigner.

Une lettre à un fournisseur, à un ouvrier, à un domestique sera conçue avec toute la politesse et la bienveillance possibles. On ne dit pas à un marchand : "Envoyez-moi telle chose"; à un ouvrier : "Faites ceci, exécutez cela"; mais : "Je vous prie de vouloir bien m'envoyer"; "Veuillez

faire ceci; je vous serai obligé d'exécuter ce travail."

On donne parfois son nom de famille à l'ouvrier qu'on fait travailler depuis de longues années, au fournisseur chez lequel on s'approvisionne depuis longtemps : "Monsieur Gautruche, mon cher monsieur Gautruche." On termine les lettres de ce genre de la façon suivante : "Veuillez recevoir mes meilleurs compliments, mes salutations empressées." Il est même loisible, et nullement contraire à la dignité, d'introduire un mot affectueux, cela dépend des rapports... et des personnes.

Quand on s'adresse à un domestique, les nuances plus fines sont plus difficiles à bien observer. On peut commencer : "Veuillez, Joseph, ou mon brave Joseph, ou mon bon Joseph, chercher, aller, etc." et finir : "Je compte sur vous, au revoir."—"Croyez à mes bons sentiments pour vous." Cette dernière phrase de maître masculin à serviteur mâle, ou de maîtresse à domestique du sexe féminin.— Lorsque le domestique est éprouvé ou âgé, lorsqu'on l'a depuis longtemps à son service et qu'il mérite l'affection, il est clair qu'on peut se départir de la réserve que nous avons indiquée, et le traiter selon son dévouement, comme faisant partie de la maison, de la famille.

LA SIGNATURE, LA DATE, ETC.

Comment doit-on signer ses lettres ?

Une femme qui écrit à des étrangers ou à de simples connaissances signe de l'initiale de son prénom suivie de son nom. (Le nom de baptême d'une femme ne doit être connu que de sa famille et de ses amis intimes.)

Jeune fille, c'est le nom de son père, qui suit cette initiale; mariée, c'est celui de son mari. Jamais plus une femme mariée ne signe : "Née une telle." Titrée, elle signe : "Froulard (nom de son père), ou F., initiale de ce nom, marquise de Créquy (nom et titre de son mari).

Un homme peut signer de son prénom et de son nom. Lorsqu'il écrit à des étrangers, il fait précéder son nom de son titre ou de sa qualité; comte de L..., le général S..., le docteur B..., etc.

Celui qui porte un grand nom, écrivant à ses amis, néglige souvent et son titre et sa particule.

Rohan suffit... non seulement pour les gens de connaissance, mais pour tout le monde.

Où se place la date? En haut de la lettre, après l'adresse. Par exemple: "Paris, 42, avenue des Champs-Élysées, le..." — "Morsang, par Savigny (Seine-et-Oise), le..." Cette habitude de donner son adresse et de *la répéter* dans toutes ses lettres (sauf, bien entendu, pour les amis de cœur et la famille) est vraiment excellente et absolument conforme aux lois du savoir-vivre. Cela signifie: Je ne me crois pas un personnage assez important pour que mon adresse puisse se graver, dès la pre-

mière fois, dans votre mémoire, ni pour que vous gardiez mes lettres. C'est encore une façon d'épargner le temps d'autrui; on a parfois besoin de conserver votre adresse, et on serait obligé de la rechercher dans des lettres antérieurement reçues.

Pour une pétition, on daterait au haut de la lettre.

Paris, le , 188

L'adresse se placerait sous la signature:

Joseph DURAND

A Paris.

Rue Git-le-Cœur, No.



L'amour du Titre.—On sait le faible que de tout temps les simples mortels ont eu pour un titre nobiliaire quelconque. Les esprits les plus brillants n'y ont pas échappé. Citons au hasard de la mémoire quelques noms: *de* Molière (de son vrai nom Poquelin), *de* Voltaire (un simple Arouet), *de* Marivaux (un simple Carlet), *d'*Alembert (un ci-devant Jean le Rond), *de* Beaumarchais (Pierre Caron), *de* Balzac (Cuez), etc., etc. Le *comte de* Rivarol, le spirituel Rivarol, n'était que fils de l'aubergiste Rivaroli, lequel tenait à Bagnols l'hôtellerie des Trois-Pigeons. Au commencement de la Révolution, Rivarol, se trouvant en société avec le duc de Créquy et plusieurs autres nobles, croyait se donner de l'importance en répétant à tout propos: "Hélas! nous avons perdu nos privilèges, l'on nous a enlevé nos titres." A chaque nouveau *nous* ou *nos*, Créquy agacé répétait le mot. "Mais que trouvez-vous de singulier dans ces mots?" demanda enfin Rivarol.—"Parbleu, répondit le

noble duc de Créquy: c'est votre *pluriel* que je trouve *singulier*!"

La Scarpologie.—Le système phrénologique du docteur Gall étant un peu démodé, un médecin suisse, M. le docteur Garré, a inventé la "scarpologie," un mot qui laissera pensifs les chercheurs d'étymologie. Qu'est-ce que la scarpologie? C'est l'art de lire votre caractère et vos penchants, au moyen de l'usure de vos souliers... Ecritures ou lignes de la main sont remplacées par de vieilles bottines éculées. Evidemment, c'est moins élégant; mais, si c'est meilleur et plus certain! Or, M. le docteur Garré, de Bâle, l'affirme. Il diagnostique le tempérament, le caractère, avec une sûreté merveilleuse. Si on lui donne un soulier porté depuis au moins trois mois, c'est le caractère révélé. Au soulier se reconnaît le défaut d'énergie, l'inconstance, l'apathie, la luxure, enfin tous les péchés capitaux ou non. Envoyez à M. Garré une chaussure portée, au minimum, pendant deux

mois, et vous serez "défini". M. Bertillon, dans ses procédés de classification, n'avait évidemment pas songé à la scarpologie.

Essayez. Si le talon et la semelle sont symétriquement usés, soyez certain que vous avez affaire à un homme pondéré, énergique, à un employé sur lequel vous pouvez compter, côté des hommes. Côté des femmes, épouse fidèle, bien équilibrée, excellente mère de famille. Si le bord externe est seul usé, le porteur est un volontaire, un entêté, un homme d'initiative ; il peut même se rapprocher de l'aventurier. Côté femme, même diagnostic adouci. Mais, si c'est le bord interne, tout change : c'est, pour l'homme, un signe de faiblesse et d'irrésolution ; pour la femme, un signe de douceur et de modestie. Je cite les grandes lignes de l'art nouveau ; nous n'en sommes pas encore aux détails. M. Garé, pour prouver la portée de la scarpologie, rapporte qu'il vit entrer, dernièrement, à sa consultation, un étranger qu'il examina de la tête aux pieds... surtout aux souliers. Or, les bords externes de ses chaussures étaient franchement usés, les pointes étaient râpées et le reste apparaissait neuf. "Je pensai aussitôt, dit-il, que cet homme était un coquin. Le lendemain, mon visiteur était arrêté pour vol." Est-ce assez démonstratif ?

La scarpologie aura donc de beaux jours. Si, maintenant, dans un salon ou ailleurs, vous voyez les yeux des curieux et même des curieuses se baisser et se porter sur la semelle de vos bottines, ne vous étonnez plus : d'ici un mois, tout le monde sera scarpologiste.

Bois de Fer, ou South African Mahogany — On trouve au nord du Transvaal une espèce de bois d'ébène ou de bois de fer nommé plus spécialement "South African Mahogany". Ce bois est excessivement dur, et ne peut se travailler que lorsqu'il est vert. Sa dureté ébrèche le fil de la hache la mieux trempée quand il est sec. La scie à main ne peut produire sur lui aucun effet. Un tronc de six mètres de longueur, auquel on avait mis le feu, a mis deux semaines à brûler complètement. Les cendres, d'un blanc de neige, retenaient la forme de l'arbre, et pouvaient encore se couper par tranches sans se désagréger.

L'horloge des oiseaux.—Linné avait composé une "horloge de fleurs," en plantant les unes près des autres, dans l'ordre voulu, diverses fleurs dont les

corolles s'ouvrent à des heures marquées. Un journal allemand, *Natur und Haus*, propose, pour la nuit et le matin, une "horloge d'oiseaux", qui dispenserait de consulter sa montre. Les oiseaux dont les noms suivent commencent en effet à chanter :

Le pinçon, de 1½ h à 2 h. du matin ; la mésange des bois, de 2 h. à 2½ h ; la caille, de 2½ h à 3 h. ; le rouge-queue, de 3 h. à 3½ h. ; le merle, de 3½ h. à 4 h. ; le bec-fin, de 4 h. à 4½ h. ; la mésange des marais, de 4½ h. à 5 h. ; le moineau à 5 heures.

Détail curieux : le plus célèbre des oiseaux dont le chant ait jamais servi à mesurer les heures manque à cette liste. "Non, ce n'est pas le jour. Ce n'est pas l'alouette... C'est l'alouette, hélas !" Il est vrai que Roméo et Juliette aurait désormais pour remplacer "la messagère du jour" toute une collection de volatiles. Et l'on imagine aisément ce que pourra devenir, en de telles conditions, le duo fameux : "Non, ce n'est pas la caille. Ce n'est que le pinçon..." Et, un peu plus tard : "Non, ce n'est pas le jour. Ce n'est pas le moineau. C'est le doux merle noir..."

Les chinois sont des gens logiques. Un meurtrier vient d'être mis à mort dans leur pays avec son maître d'école qui n'a pas su lui donner de meilleures leçons. Voilà qui fera plaisir à l'auteur du *Disciple*, M. Paul Bourget. On sait que le nouvel académicien s'est appliqué à démontrer — dans le livre qui porte ce titre — l'influence que peuvent avoir les théories d'un philosophe sur la conduite de ceux qui le lisent ; et, à quels actes, à quels crimes imprévus par le maître lui-même, l'application de sa doctrine, peut mener ses adeptes.

∞ En Norvège une loi a récemment déterminé ce qu'une jeune fille doit savoir pour se marier. Une des premières qualités requises est de connaître l'art du tricot.

∞ *Un aveu de M. Gladstone* : "Hélas ! dit-il, nous sommes une race de snobs, et nous ne sommes jamais si heureux que lorsque nous pouvons nous livrer à une orgie de snobbisme. Voyez comme le radical est fier quand il peut engager un lord à présider quelque fête locale, comme il rayonne quand il parle à un pair, et comme il est

glorieux quand il peut obtenir lui-même le plus mince des titres ! Il n'y a qu'une ville en Angleterre où cette idolâtrie n'existe pas. Cette ville est Northampton, et c'est là une des raisons qui me fait aimer Northampton."

∞ Je me rappelle, écrit M. Jules Simon, à quel âge on était vieux et infirme il y a cinquante ans, et je vois à quel âge on l'est aujourd'hui. Dans ma jeunesse, on parlait à soixante ans de la nécessité de se reposer; aujourd'hui, c'est tout au plus si on ose réclamer le repos à quatre-vingts ans. Toutes les infirmités ont été réfolées dans le quatrième quart de la vie, et, même parmi les septuagénaires, elles ont perdu de leur nombre et de leur force. La mort même a subi à son tour de rudes coups, puisque la mortalité est tombée en chiffre rond, de 24 à 14. Le chiffre officiel ne sera connu que dans quelques jours, mais on peut dès à présent constater un énorme progrès, en dire les causes, et par conséquent en espérer l'accroissement dans de fortes proportions.

C'est un progrès comme un autre, et qui vaut peut-être la peine qu'on s'en occupe.

On dira dans l'avenir, de cette fin de siècle, ce qu'on chante à l'église à propos de la Passion :

Mors et vita duello
Confluxere mirando.

∞ *Un bon mélange pour nettoyer les meubles.*
Mettez dans une grande bouteille trois parties égales d'esprit de vin, d'huile d'olives et de vinaigre. Secouez la bouteille tous les jours pendant une semaine, après quoi le mélange peut être appliqué avec un linge mou. Il faut frotter les meubles avec ce linge de manière à faire bien pénétrer le liquide. Quand le bois est très souillé on les nettoie mieux avec un linge trempé dans un peu d'huile de pétrole.

M^{lle}. Laure Conan nous adresse un article arrivé trop tard pour paraître dans le présent numéro. À la prochaine livraison donc le plaisir de lire le travail de notre distinguée confrère sur la *Mère de Lord Dufferin*.

HYGIENE

ESSAYAGE DES CHAUSSURES.

Je conseillerai à toutes celles qui le peuvent, de faire confectionner leurs chaussures sur mesure. Mais quand on achète des chaussures toutes faites, on doit les essayer dans la soirée. Les pieds sont, à cette heure, étalés dans toute leur largeur et à leur plus haut degré de sensibilité. L'activité déployée dans la journée, l'exercice auquel ils se sont livrés leur a donné le maximum de leurs dimensions. Les muscles sont plus tendres, ayant été en jeu et le flux des artères s'en étant augmenté. Le poids du corps affecte à ce point la circulation dans les pieds, que les personnes forcées de se tenir longtemps debout voient leurs extrémités inférieures grossir beaucoup. C'est au poids du corps dans les longues stations que sont dues les varices, lesquelles affligent surtout les gens dont les fibres se relâchent facilement.—Lorsqu'on se porte bien, les pieds reprennent leur largeur normale, lorsqu'on s'est étendu dans son lit depuis quelques instants. C'est qu'ils n'ont plus à supporter le poids du corps.

Essayez donc vos chaussures le soir (quand vos pieds sont lassés), et avec des bas ou des

chaussettes relativement épaisses. Ainsi vous gagnerez de la place, lorsque vous vous chausserez le pied frais et avec des bas très fins.

Ne faites pas de longues courses avec des chaussures toutes neuves. Portez-les d'abord dans la maison, plusieurs jours, puis pour faire de petites sorties.

En procédant avec les précautions que je vous conseille, vous procurerez à votre pied autant de confort dans une chaussure neuve que dans une chaussure fatiguée, et bottines, souliers, pantoufles, etc., dureront beaucoup plus longtemps.

Une paire de chaussures bien faites se reconnaît à ce signe : lorsque les deux souliers (mettons que ce soit des souliers) sont placés l'un près de l'autre, ils doivent se toucher seulement à l'orteil et au talon. Les semelles suivent le dessin du pied pour qu'il puisse s'y appuyer à l'aise, dans toute sa largeur.

SOINS À DONNER AUX PIEDS.

Les pieds doivent être lavés chaque jour, et, au moyen de la pierre ponce, il faut faire disparaître

par frottement, tout épaissement de la peau qui se produit au talon, à la plante des pieds, sur les doigts.

J'ai dit qu'on doit se *laver* les pieds chaque jour,—il ne faut pas confondre avec *baigner*. Il est des personnes auxquelles ce bain local répété journellement ne conviendrait pas. Les *bains de pieds*, où l'on reste dix, quinze minutes, sont nuisibles, si fréquents, et, surtout, s'ils sont très chauds ou même chauds. Ils ont le fâcheux effet de trop attendrir les pieds; de plus, ils ont une déplorable influence sur le cerveau et la vue, si l'on est faible ou affaibli.

Après avoir lavé vos pieds, pendant qu'ils sont encore humides, frottez-en la plante avec du sel sec et essuyez-les ensuite vigoureusement. Ce traitement les fortifie et les préserve du froid.

Marchez pour vous échauffer les pieds. Les chaufferettes, à la braise surtout, ne valent rien ni pour la santé, ni pour la beauté. Elles déterminent des varices aux jambes.

Quand vous voyagez par un temps très froid, portez en wagon ou en voiture de hautes chaussettes par-dessus vos souliers, pour vous préserver des engelures aux pieds. Les *snow-boots* valent encore mieux, mais sont d'un transport moins facile quand on les retire au sortir de la voiture. A la campagne, de légers sabots sont indispensables pour aller dans le jardin par les temps humides. Les soques, les caoutchoucs mettent bien le pied à l'abri de l'humidité également. Chaussons, *snow-boots*, sabots, soques, etc., doivent être quittés à la maison.

Un bain de tilleul procure un grand soulagement aux pieds lassés.

Lorsque les pieds sont fatigués par une longue station debout, un bain d'eau salée leur sera excellent. Une poignée de sel gris dans quatre litres d'eau aussi chaude qu'on peut la supporter sans souffrance. Immergez vos pieds, et, avec la main, jetez de l'eau sur vos jambes jusqu'à la hauteur des genoux. Quand l'eau se refroidit, essuyez vivement, avec une rude serviette.

(Ce traitement exécuté matin et soir guérit la névralgie des pieds.)

On conseille aussi, quand les pieds sont enflés à la suite d'une longue marche ou d'une longue

station debout, de se les baigner dans une eau où l'on a fait bouillir des cendres de bois. L'eau est passée à travers un linge avant d'y plonger les pieds. Enflure et fatigue disparaissent rapidement. Très bonnes aussi les frictions alcooliques.

Si on transpirait des pieds d'une façon gênante, voici un bon moyen de se débarrasser de cet inconvénient : Ablutions boratées, poudrer ensuite les pieds avec de la poussière de la lycopode.

On peut encore essayer ceci : acide salicylique trois parties, talc sept, amidon neuf. Les trois substances doivent être bien pulvérisées et mélangées. On se poudre bien les pieds avec cette préparation. Il peut suffire de saupoudrer d'acide borique la semelle intérieure du soulier. Toutefois, avant d'employer aucun remède, j'engage à consulter un médecin. Je crois mes recettes inoffensives, mais je sais aussi qu'il est quelquefois dangereux de supprimer cette sueur. Ce qu'on peut faire sans crainte, hardiment, c'est de changer de bas ou de chaussettes deux ou trois fois par jour.

L'ONGLE INCARNÉ.

Cette infirmité est très douloureuse. Si on taillait bien carrément et non en amande l'ongle de l'orteil et des autres doigts du reste, on n'aurait pas à subir des souffrances de cette espèce.

Mais enfin, le mal est arrivé, il s'agit de le guérir. Faites une pâte molle avec du suif de mouton, du savon de Marseille (Castille), du sucre blanc pilé — parties égales. Appliquez jusqu'à ce que les chairs soient refoulées.

Ou : mouillez entièrement le pied, séchez-le bien. Ensuite appliquez sur la partie affectée une solution de gutta-percha et de chloroforme. L'opération doit être renouvelée plusieurs fois le premier jour : quatre fois environ. Le jour suivant on diminue le nombre des applications.

Voici la formule de la solution :

Chloroforme	80 parties.
Gutta-percha.....	10 —

On est redevable au docteur Potain de ce traitement efficace.

Autre : Dégagez les chairs, coupez l'ongle, badigeonnez la partie souffrante au moyen d'un

petit pinceau trempé dans du perchlorure de fer. Les chairs sont ainsi insensibilisées et durcies. Remède infaillible.

LES CORS.

Quelle infirmité ! Elle n'est pas sans remède, heureusement, quelle que soit la cause qui l'ait produite.

Le soulier trop large est presque aussi nuisible que le soulier trop étroit. Le pied insuffisamment maintenu frotte constamment contre le cuir dans ses mouvements, et ce frottement détermine les cors, presque aussi sûrement que la compression.

Quand le cor est de nouvelle formation, vous pouvez l'user en le frottant avec la pierre ponce.

Dans les commencements, alors que la petite tumeur cornée possède encore une certaine tendreté, il suffit d'applications de laine trempé dans de l'huile de ricin ou de feuilles de géraniums rosat confits dans de l'huile, pour avoir raison du cor.

Un cataplasme de mie de pain et de vinaigre (on fait tremper le pain dans le vinaigre pendant trente minutes) a raison du cor nouveau en une nuit.

On obtient encore de bons résultats de la dissolution d'une perle fausse dans du vinaigre ; on applique sur les cors la substance crémeuse ainsi obtenue... où Cléopâtre n'est pour rien. Un fin chiffon est trempé dans la *crème*, on en recouvre le cor pour la nuit, ayant soin de bien maintenir le chiffon.

L'orpin, épithème topique, s'applique sur les cors durs qu'il ramollit et dont il facilite l'extraction. L'oignon cru écrasé a la même vertu, et encore la feuille de lierre trempée dans du vinaigre. De plus, la feuille sert à protéger la surface du cor. Un peu de plâtre mouillé (en pâte) remplirait le même but, comme aussi une rondelle (percée au centre) d'agaric amadouvier (agaric du chêne), qu'on applique sur le cor, mis ainsi à l'abri de la pression du soulier.

Voici maintenant des formules plus scientifiques pour former un enduit destructif du cor dur. Elles se ressemblent un peu entre elles, mais les différences légères qui les diversifient peuvent justement favoriser la guérison de telle ou telle nature de cors.

1° Acide salicylique.....	4 grammes
Atropine	0 — 10 cent.
Collodion flexible.....	30 gr.
2° Acide salicylique.....	20 grammes
Extrait de cannabis indica....	2 —
Collodion.....	120 —
3° Acide salicylique.....	1 gramme
Extrait de cannabis indica....	0 — 50 cent.
Alcool à 90°.....	1 —
Ether à 62°.....	2 — 50 cent.
Collodion élastique.....	5 —

(Formule de P. Viger.)

Qu'on choisisse l'une ou l'autre de ces trois recettes, on formera un mélange des substances diverses, et on conservera en flacon bien bouché. On applique ce topique à l'aide d'un petit pinceau qui y a été trempé et qu'on passe à deux reprises au moins sur le cor. Les applications doivent être journalières, pendant deux semaines au moins. Après ce temps (pendant lequel on est réduit à se laver les pieds avec une éponge humide qu'on ne passe même pas sur les doigts affligés de cors) les petites tumeurs s'enlèvent facilement avec les doigts si le pied a séjourné pendant une heure dans l'eau tiède.

L'oignon (qui affecte particulièrement l'orteil ou le petit doigt, parfois le cou-de-pied, dans ce cas renoncez immédiatement aux chaussures à talon) l'oignon se guérit de plusieurs façons :

1° S'il est enflammé, couvrez-le d'un cataplasme, portez des pantoufles souples. Puis enduisez la partie souffrante avec une pommade composée de sept grammes et demi d'iodure, mélangés à trente grammes de graisse de porc.

2° Couvrez l'oignon d'un morceau de soie huilée, par-dessus une couche d'axonge.

3° Prenez un morceau de peau de daim, faites-y un trou large assez pour recevoir l'oignon, posez sur l'endroit malade. Recouvrez de soie huilée. Par-dessus cette soie, frottez l'oignon, deux fois par jour, de notre pommade d'axonge et d'iodure.

4° Un emplâtre de diachylon est d'un excellent effet. On peut encore couper le cor et cauteriser avec le sulfate de cuivre qu'on vend en bâton comme le nitrate d'argent.

LA CRAMPE.

La crampe aussi est une infirmité, et bien désagréable.

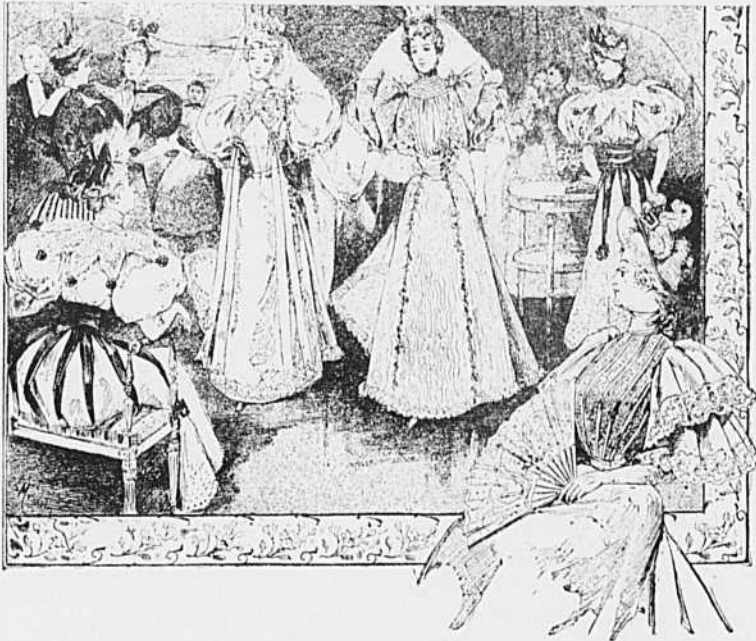
Lorsque les doigts du pied n'ont pas toute liberté dans la chaussure, cette gêne donne lieu à des crampes horribles.

On fait cesser celles qui surviennent à tant de personnes dans la nuit, en élevant le chevet du

lit. On place sous les pieds du lit, du côté où repose la tête, un bloc de l'épaisseur de deux briques. Le soulagement est immédiat, certain, durable.

On dit — et j'en ai fait la douloureuse expérience — que les médicaments où l'arsenic entre en parties même infimes occasionnent de terribles crampes dans le mollet.

La Mode



Si une femme soigneuse pouvait conserver les effets de ses aïeules, elle trouverait moyen de s'en servir à un moment donné, la mode étant, vous le savez, un éternel *revenez-y*. Ainsi les collets amples, à godets, font place à la pèlerine 1840 toute droite, un peu longue, enveloppant les épaules, laissant deviner le buste sous ses plis sobres et son large collet de velours. On les fera pour l'automne en cachemire d'Ecosse uni, très beau et velouté. Coupez vos juquettes si elles dépassent la longueur d'une basquine ondulée ; ces petits vêtements étant prédits pour l'arrière-saison ; ou pareils à la robe unie, à carreaux, à raies, ou en drap à baguette genre livrée en velours uni, ils seront fort jolis également.

Garnitures. C'est encore ce qui est le plus embarrassant avec nos robes volumineuses. On ne les garnit plus en rond, mais en zig zag, ou sur les coutures ; ou avec des lés rapportés formant fausse jupe.

Jupons. Les jupons blancs gagnent chaque jour du terrain ; et vraiment, avec les robes légères, il n'est rien qui habille mieux. Bien commodes les jupons de soie avec les robes lourdes ou sombres. Quand on les garnit richement, ils sont un véritable luxe. Mais pour le soir avec les robes de bal, ou dans le jour sous les toilettes claires, le jupon blanc est bien mieux. On le fait aujourd'hui d'une coquetterie sans pareille, volants sur volants, den-

telles sur dentelles, nan-souk léger.

Corsages de Théâtre—
Modèle 1. Corsage en peau de soie bleue et mousseline de soie blanche bouillonnée par des cordons de perles; il rentre dans un corselet de passementerie brodée de perles. Dos et devant de chemise d'un seul morceau, avec fermeture



invisible sous le bras gauche.

Modèle 2. Corsage en satin "cerise" garni de guipure blanche rebrodée de grosses perles. Le corsage rentre dans un petit corselet drapé, en satin noir, sur la poitrine, gros chou de même satin fermant le corsage. Jupe en pékin de soie cerise et blanc.

Modèle 3. Robes de mariages.

Littérature des Têtes Couronnées.

On a beaucoup parlé du roi de Suède, Oscar II, qui récemment, et à deux reprises, a traversé Paris.

Chacun sait qu'il est homme d'esprit. On a même conté, à ce propos, quelques anecdotes caractéristiques. Ce qu'on n'a pas dit — le savait-on? — c'est qu'Oscar II est aussi un érudit, et surtout un poète.

Il traduisait jadis, en sa langue, les grands poètes des autres pays. Etant prince royal, il fit paraître un beau recueil de poésies lyriques, que l'Académie suédoise couronna en 1858. Et, soit dit par parenthèse, mais sans malice, j'en suis encore à me demander comment l'Académie de Stockholm aurait bien pu s'y prendre pour ne pas couronner le recueil du futur roi?

Vous plaît-il que nous en détachions quelque chose?

Un écrivain polyglotte, Achille Millien, a traduit en vers quelques-unes de ces poésies doublement couronnées.

N'allez pas y chercher des complications, ni du galimatias plus ou moins artistique, comme celui auquel nous accoutume maint poète, sur ces bords fleuris qu'arrose la Seine. Ici, les sujets sont naïfs: *La Nuit du Nouvel An*, par exemple, ou *La Première Alouette au Printemps*... Voici un chant tout à fait suédois, même dalécarlien, — un chant du pays où, près des grands lacs, dans les plaines calmées, les mœurs sont candides. C'est *La Jeune Fille au Bateau*:

Je m'assieds au bord de l'eau,
Sous la lueur de l'aurore;
Sous les flots qu'un reflet dore,
Je vais poussant mon bateau.
Si la besogne, un peu dure,
Avance trop lentement,
Alors je chante en mesure
Un air joyeux et charmant...
Larala lala!

...Vient l'automne après l'été,
L'époque où le travail cesse,
La saison où ma main laisse
Le gouvernail de côté.
Alors en Dalécarlie,
Mon retour est préparé:
Celui que mon cœur n'oublie
A Noël s'est déclaré...
Larala lala!

Il m'a paru attrayant de faire, avec vous, le tour des cours européennes, en demandant aux souverains de nous dire ce qu'ils écrivent — quand ils écrivent. Prenons nos bottes de sept lieues, et en route!

La Reine Victoria? "Sa Gracieuse Majesté" a commencé à écrire ses *Mémoires*.

La Reine Marguerite d'Italie? Elle fait de la critique théâtrale, — pas très loin de Sa Sainteté le Pape, qui, lui, écrit des vers. Vous pensez bien, par exemple, qu'il s'agit de vers religieux et traitant des sujets mystiques.

Si l'archiduc Rodolphe avait vécu, la littérature serait en honneur à la cour d'Autriche-Hongrie.

Mais nulle part on n'a trouvé ni ne trouvera, parmi les têtes couronnées, un écrivain "de profession" — si vous me passez le mot — comme la Reine de Roumanie. Travailleuse infatigable, ne quittant un roman que pour entreprendre un recueil de pensées, elle ne ressemble guère à nos souverains défunts, qui presque tous ont fait de la prose ou des vers, mais n'eurent pas le temps d'y mettre beaucoup d'application.

Pour se consoler de la douloureuse existence qu'on lui prête dans *Cinq Mars*, Louis XIII écrivait des articles pour la première *Gazette*, ancêtre de tous nos journaux.

François Ier composa des vers, vous le savez, Mesdames, puisqu'il vous a calomniées dans la célèbre chanson :

*Comme la plume au vent,
Femme varie !...*

Il se trompait. C'était lui, François Ier, qui variait avec exagération.

On sait quel poétique hommage reçut Ronsard de son souverain. Et plus d'une femme, je suppose, a quelque peu jalosé — rétrospectivement — celles à qui Henri IV adressait des madrigaux. Qu'elles auraient donc à en rabattre ! Car ces madrigaux, Vert-Galant a avoué qu'il ne les faisait pas ; il en donnait l'idée, d'ailleurs fort peu originale ; et quelque poète de son entourage en rédigeait le texte, moins original encore, une simple paraphrase sur un de ces thèmes vieux comme le monde : *Vous êtes jolie et je vous aime !*

Napoléon Ier a fait des vers. Je me trompe, ce n'était pas encore Napoléon Ier ; et les dits vers ne laissaient guère pressentir, chez Bonaparte tout jeune, l'assez triste et cynique opinion que Napoléon Ier aurait des femmes, ni la vilaine façon dont il les traiterait. On n'est pas plus galant que le jeune élève du collège de Brienne, dans ce huitain adressé à une chanteuse du temps, la Saint-Huberty, qui jouait *Didon* à l'Opéra :

Romains, qui vous vantez d'une illustre origine,
Voyez d'où dépendait votre empire naissant !
Didon n'eut pas de charme assez puissant
Pour arrêter la fuite où son amant s'obstine.

Mais si l'autre Didon, ornement de ces lieux,
Eût été reine de Carthage,

Il eût, pour le servir, abandonné ses dieux,
Et votre beau pays serait encor sauvage.

Le futur empereur s'essayait dans un genre plus malaisé. Lui qui devait si bien connaître les hommes, — les connaître pour en abuser — il avait adopté ce genre où l'on ne parle que des bêtes, lesquelles, il est vrai, symbolisent encore les hommes. Il faisait des *fables*.

En voici une que je ne vous donne pas comme un chef-d'œuvre. Mais par certains traits (surtout au septième et au huitième vers), elle annonçait déjà le futur conquérant ; et puis, n'est il pas curieux de penser qu'elle a été tracée par la même main qui devait ordonner la mort du duc d'Enghien, signer le décret de Moscou et l'abdication de Fontainebleau ?

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
Rends-toi ! lui criait-il d'une voix de tonnerre
Qui fit au loin trembler les peuplades des bois :
" *Je suis César, connu par ses exploits
Et dont le nom remplit toute la terre !*"
A ce grand nom, Jeannot lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande, d'une voix tremblante :
" Très sérénissime mâtin,
" Si je me rends, quel sera mon destin ?
— " Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête inno-
[cente ;
Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
— " Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
" Que votre Illustre Seigneurie
" Veuillez me pardonner, puisqu'il me faut mourir.
" Si j'ose tenter de m'enfuir."
Il dit, et fuit, en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé : Je dis qu'il n'eut point tort.
Car le chasseur le voit à peine,
Qu'il l'ajuste, le tire... et le chien tombe mort.
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine ?
Aide-toi, le ciel t'aidera.
J'approuve fort cette morale-là.

Je vous ai rappelé tout à l'heure, Mesdames, combien Napoléon se montra peu aimable envers ce que, par une étrange illusion et une convention paradoxale, nous appelons le *sexte faible*, quand c'est lui qui gouverne le monde. Après les vers de Napoléon Ier, il est piquant d'en citer de Louis XVIII, — des couplets presque inconnus, tout à

fait authentiques et spirituels, où le bon gros roi dit leurs vérités aux femmes de la cour... et aussi aux hommes.

C'est très bref; surtout pour un roi qui n'est qu'un poète d'occasion, qui rime entre deux conseils des ministres et deux révolutions, c'est bien finement troussé :

Bien riche et bien égoïste,
Ignorant, bavard et sot,
Jusque dans ses plaisirs triste,
Voilà l'homme comme il faut.
— Aimant l'or pour répandre
Où le besoin paraîtrait,
Modeste, vrai, doux et tendre,
Voilà comme il le faudrait.

Tout à la mode nouvelle,
A son mari parlant haut,
Eloignant ses enfants d'elle,
C'est la femme comme il faut.
— Leur donnant, selon leur âge,
Et ses vertus et son lait,
Soumise, économe et sage,
Voilà comme il la faudrait.

Enfin, j'aurai terminé cette petite revue des souverains poètes ou écrivains, lorsque je vous aurai rappelé Napoléon III traduisant, commentant César et ayant des idées à lui à propos de cette Académie française que ces récentes élections viennent de remettre en pleine actualité.

Napoléon III n'avait pas, comme le prince régnant de Suède, la modeste ambition de se faire couronner par l'Académie; il aurait voulu la conseiller dans le choix de ses membres, et parfois l'y brusquer un peu. Il avait conçu un projet: porter de quarante à cinquante le nombre des Immortels, et nommer lui-même les dix Immortels complémentaires... Il y renonça, et fit bien... Pardon! et fit mal, puisqu'il enlève à tant de candidats dix fauteuils à briguer périodiquement, — et à M. Zola le plaisir héroïque de se présenter une ou deux fois de plus par an!

Charles Fuster.

Conseils de la Mère Grognon

Une vérité à méditer :

*Deux est plus près de trois
que d'un.*

Un est voisin du néant, cela compte à peine; Deux c'est le nombre, c'est l'unité rompue. Un c'est l'exception; Deux c'est la récurrence, un commencement d'habitude.

Dans le mal, Un est l'accident, Deux la faiblesse avérée.



Un la surprise; Deux la sanction.

Dans le danger Un est la sentinelle; Deux est le premier des soldats ennemis.

Dans la dépense Un n'est rien; Deux entraîne le reste.

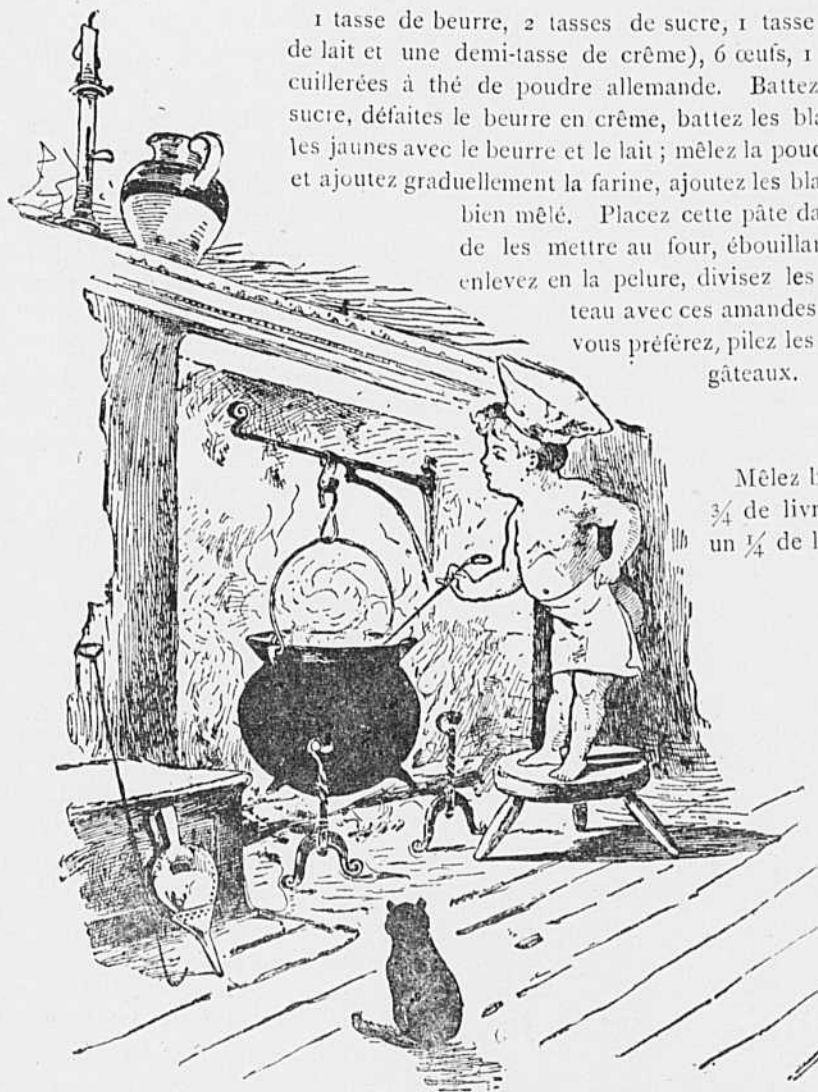
Paradoxe, dites-vous?

Remontez à Adam au Paradis Terrestre, et voyez si l'humanité elle-même ne repose pas sur ce paradoxe là.

CUISINE

GATEAUX AUX AMANDES PIQUÉES.

1 tasse de beurre, 2 tasses de sucre, 1 tasse de lait (ou une demi-tasse de lait et une demi-tasse de crème), 6 œufs, 1 livre et demie de farine, 2 cuillerées à thé de poudre allemande. Battez les jaunes d'œufs avec le sucre, défaites le beurre en crème, battez les blancs d'œufs en neige, mêlez les jaunes avec le beurre et le lait ; mêlez la poudre allemande avec la farine, et ajoutez graduellement la farine, ajoutez les blanc d'œufs quand le tout est bien mêlé. Placez cette pâte dans de petits moules ; avant de les mettre au four, ébouillantez des amandes piquées, enlevez en la pelure, divisez les en deux, ornez chaque gâteau avec ces amandes et faites cuire au four. Si vous préférez, pilez les amandes et garnissez en les gâteaux.



THÉ ANGLAIS.

Mêlez bien un once de thé *Pekoe*, $\frac{3}{4}$ de livre de thé noir *Souchong*, et un $\frac{1}{4}$ de livre de thé vert *Young Hyson*. Pour un plein coquetier de ce mélange prenez une chopine d'eau bouillante.

FOIE DE VEAU A LA BOURGEOISE.

Piquez un foie de veau de travers en travers de lardons gros comme le doigt, mettez dans une casserole gros comme un œuf de beurre, 2 cuillerées à soupe de farine, remuez sur un feu vif jusqu'à ce que le beurre et la farine soient d'une belle couleur marron foncé ; éteignez avec deux verres d'eau, une cuillerée à soupe d'eau de vie. Assaisonnez de sel, poivre, épices et herbes au goût. Placez autour du foie cinq ou six oignons, un bouquet de persil, marjolaine, etc. (Attachez ce bouquet afin de l'enlever quand le tout sera cuit.) Ajoutez des carottes coupées en ronds et les débris de lardons. Couvrez, et faites cuire trois heures à feu doux. Enlevez le bouquet de persil, etc., et servez le foie entouré des oignons et carottes.

Les Derniers Jours du Château de Saint-Cloud.

2 août.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier, brouillard. Aujourd'hui, rayon de soleil, à travers la brume persistante.

La journée, pourtant, ne s'annonçait pas bien.

Les pauvres ministres ne savaient que devenir. Il a fallu que le préfet du Palais allât remorquer l'amiral Rigault de Genouilly, qui se perdait en bordées autour de la table, et l'amena au-dessous de moi, en compagnie des ministres de la guerre et des travaux publics, qui formaient bout de table. J'ai voulu souhaiter la bienvenue à l'amiral. En vieux loup de mer il m'a répondu en grommelant. Je l'ai laissé à ses réflexions, c'est justice à lui rendre ; il n'a pas été plus accueillant pour ses collègues du ministère. S'il a desserré les dents, ce qu'il a beaucoup fait, ce n'a pas été pour parler.

Mme de Rayneval a beaucoup d'esprit, et cet esprit est vif et fin. Elle a effleuré beaucoup de sujets, toujours avec la même aisance et aussi la même malice. Elle a un vrai caquetage de vieille tante maligne... mais le babil est joli et amusant. Nous nous sommes fort animés sur l'affaire du Concile. Elle est gallicane. Quoi ! la sœur de l'abbé de Rayneval, le plus ultramontain de nos prêtres ? Précisément ; mais l'abbé, qui est un simple prêtre, doit être plein de déférence pour sa sœur, qui est chanoinesse.

Après le déjeuner, nouveau conseil de ministres.

J'ai eu occasion de parler au duc de Grammont de sa souveraineté de Bidache, et je lui ai raconté quelques histoires drolatiques de son comté de Guiche ; je suis parvenu à détendre les minces lèvres de ce grand homme.

Jusqu'au dîner, silence morne et attitude inquiète. Au dîner, changement complet. Eclair de joie.

La Régente rayonnait. "Vous savez, me dit-elle en passant, vous savez la bonne nouvelle ?" Naturellement, je ne savais rien du tout. La bonne nouvelle, c'était l'escarmouche de Sarreguemines et le baptême de feu du Prince Impérial. Oh ! les mères ! les mères ! M. de Metternich assistait au dîner. Pas de conversations particulières. L'Impératrice retenait l'attention de tout le monde. Son cœur débordait de l'amour de son

fil. Elle était passionnée, et ses discours excitaient le plus vif intérêt.

L'orgueil du sang et la confiance en la destinée se faisaient jour en un langage heurté et entraînant. "Il sera heureux au feu, disait-elle, comme les Bonapartes. D'ailleurs, il a paru sur le champ de bataille au mois d'août, qui est le mois des Napoléons ; il assiste à un succès ; il n'est arrivé malheur à personne de sa suite." Ainsi la mère glorieuse jetait à travers la tablée ses souvenirs et ses espérances, "Je savais bien, disait-elle, qu'il devait y avoir aujourd'hui un engagement. Vous voyez comme je suis discrète : je n'en ai rien dit à âme qui vive."

Conneau, le lieutenant de vaisseau, venait de s'indigner que la Prusse eût armé des corsaires : "On les pendra à la vergue, disait-il, et ce sera bien fait." — "On ne pendra personne, disait Sa Majesté." — "Les instructions ont été données en conséquence du traité de Paris, que la Prusse a signé." — "Si on a donné de telles instructions, on a eu tort ; je ne les ai pas autorisées. Je ne veux pas que, pour avoir maltraité quelques pirates, nos braves soldats soient exposés à de barbares représailles."

Puis elle reparlait de son *pauvre petit* : "Il ne sera pas beau, ce qu'on appelle précisément beau, mais il sera distingué." Louise d'Albe protestait en chœur avec les autres dames : "Allons, allons, mesdemoiselles, montez-vous la tête ! Mais remarquez-le bien : je ne prétends pas qu'il sera laid : tant s'en faut ; mais il ne sera pas beau, et je l'en..." elle allait ajouter sans doute : et je l'en félicite, lorsque, promenant ses regards sur les convives, elle remarqua de vieux et de jeunes beaux, et le mot ne sortit pas.

Metternich riait dans son grand cordon de la Légion d'honneur ; mais la diplomatie modérait ses élans. A un certain moment, s'apercevant que l'Impératrice le regardait, il a pris son verre, l'a élevé lentement, et, sans rien dire, il a bu comme s'il venait de porter un toast. Pour sûr, Bismarck ne pourra pas dire que l'ambassadeur d'Autriche a toasté : et pourtant...

Après le dîner, nous sommes restés dans les salons, un orage s'étant déclaré. L'Impératrice a pris à part M. de Metternich. Je me suis entre-

tenu avec le chargé d'affaires de Carlsruhe. Nous avons visité le château dans tout ce qu'il avait d'accessible. Il était ravi. "Il n'y a rien en Allemagne qui vaille Saint-Cloud, disait-il : je ne parle pas de la décoration intérieure et de l'ameublement qui sont d'un goût incomparable ; mais où trouver ce panorama qui s'étend jusqu'à Paris, et ses alentours enchanteurs ? — Il me parlait ainsi dans la grande galerie du château, véritable fête des yeux, où les proportions sont si harmonieuses, où les ors encadrent si bien les peintures, où les vides et les pleins se répondent avec un art si savant, où le génie de la décoration française se révèle avec une richesse élégante.

L'Impératrice m'a fait appeler. Elle était occupée à montrer au sénateur de Lesseps un vieux livre relié en maroquin rouge. "Voici, disait-elle, ce qui est arrivé à la suite de l'attentat d'Orsini. Rentrée aux Tuilleries, je me suis mise à genoux, et j'ai ouvert ma vieille Bible de famille. Qu'est-ce que j'ai lu ? Ces paroles confortantes : 'J'ai mis mon secours sur un homme fort, et j'ai élevé mon élu au milieu de mon peuple... ma main sera son appui, et mon bras le fortifiera...' L'Impératrice avait rencontré cet admirable psaume 83 où David rappelle au Seigneur combien ses miséricordes ont été grandes à l'égard du peuple hébreu et de son chef.

"Quand, il y a quelques jours, j'ai fait mes adieux à l'Empereur et au Prince Impérial, ajoutait l'Impératrice, j'ai regagné tristement ma chambre. Abîmée de douleur, je me suis souvenue du réconfort que ma Bible m'avait apporté au milieu des tristesses du crime d'Orsini ; j'ai repris mon livre, je l'ai ouvert au hasard, et j'ai lu à haute voix : 'Je t'ai délaissé pour un moment, et dans ma miséricorde je te rappellerai. Dans un moment d'indignation je t'ai voilé mon visage, mais bientôt j'ai eu pitié de toi dans ma miséricorde éternelle...' C'est le chapitre 54 d'Isaïe. "Comme cela m'a encore fait du bien ! Est-ce que le moment de la miséricorde va venir ?" Je hochai la tête. "Il me semble, monsieur l'abbé, que vous n'êtes pas content ? Est-ce que vous n'êtes pas sûr de ma Bible ? — Pas complètement : elle est d'une impression de Cologne ; il y a bien des chances qu'elle soit protestante. Mais ce n'est pas cela. La parole de Dieu reste partout la parole de Dieu. — Qu'est-ce donc ? — Dieu n'a pas donné aux Livres Saints

la vertu de dicter des oracles, et l'Eglise défend les sorts et divinations obtenues au moyen de la Bible interrogée à l'aventure. Et puis, à qui s'adresse l'oracle ? — Je vois ce que c'est : je me suis tout bonnement montrée superstitieuse."

Puis me prenant à part : "Vous avez dû ce soir me trouver bien vaine. Mais voici mon état d'esprit. Je sais bien que les Bonapartes sont une race de braves, et que dans ma famille on est téméraire. Mon père était couturé des pieds à la tête. Mais la bravoure est personnelle. J'ai entendu dire qu'au bombardement de Sébastopol, au beau milieu de l'action, l'amiral X... s'aperçut qu'il n'avait pas auprès de lui un de ses officiers, fils du meilleur de ses amis. Où est-il ? On sourit avec mépris. Il comprend la vérité, se met à la recherche du fuyard, et le trouve, geignant, dans l'infirmerie. "Allons, mon ami, revenez à votre poste. Que dirait votre père, le plus brave des hommes, de vous voir ainsi apeuré ? — Je voudrais, mais je ne peux pas. — A ce moment, on achevait d'opérer sur un blessé la section d'un bras. L'amputé prend son membre détaché, et, le jetant à la tête du poltron, lui crie : "Lâche, retourne au combat." Le malheureux ne put pas, c'était plus fort que lui. J'ai élevé mon fils dans le mépris du danger, vous le savez bien. Vous avez vu comme, à Biarritz, je l'ai habitué à la mer. A Fontainebleau, une nacelle l'ayant renversé au bon milieu du grand bassin, il lui en était resté une aversion pour l'eau. Je l'en ai bien corrigé. Toutes les fois que la mer était de méchante humeur dans le golfe de Gascogne, et cela lui arrive souvent, j'ai emmené mon fils faire un tour en pleine mer. Même une nuit, à Saint-Jean-de-Luz, nous avons été en perdition. Avec ce régime, le Prince s'est habitué à l'eau. Mais le feu ? comment s'y conduirait-il ? C'était ma préoccupation. Aujourd'hui, je suis fixée. Je suis si contente, parce que maintenant je suis sûre qu'il a le tempérament brave.

4 août.

... L'heure du dîner est arrivée. Nous sommes au complet. Il doit y avoir des nouvelles, je vois cela aux physionomies. Elles ne sont pas bonnes. La chape de plomb pèse plus lourd sur tout le monde.

L'ambassadeur d'Espagne, Olozaga, est au dîner : il est à la droite de Sa Majesté. A gauche, c'est le premier secrétaire de l'ambassade d'Autriche. L'Impératrice est accablée physiquement et moralement. Elle a de fréquentes suffocations. Elle ne peut supporter les quelques détails d'une conversation à demi éteinte que par un grand effort de volonté, et cet effort est visible.

On sert le café dans un des salons de réception. L'Impératrice vient à moi. Elle me menace de son éventail : "Je vous ai vu dehors. Il faut vous promener. Vous viendriez vous promener dans le parc. Vous y ferez ce que vous voudrez ; vous travaillerez, ou vous récitez votre office à votre gré, mais il faut prendre l'air."

Je veux être pendu si la pauvre femme se rendait compte de ses paroles ; elle parlait par saccades et machinalement. Elle me conduisit insensiblement dans une des profondes embrasures de croisée, s'enfonça dans l'ombre, et me dit brusquement : "Mettez-vous devant moi ! Servez-moi d'écran."

Je sais ce qu'il y a de larmes dans les yeux des pauvres : j'ai eu à visiter beaucoup de mansardes et de chaumières. Néanmoins, j'ai vu pleurer dans les palais plus souvent et plus amèrement. L'Impératrice s'était mise à verser des ruisseaux de larmes. "Parlez-moi, disait-elle, parlez-moi, qu'on ne s'aperçoive pas que je pleure !"

Je lui parlais du mieux que je pouvais, cherchant les paroles qui consolent ; mais que dire ? Je tâtonnais. On ne me faisait pas connaître pourquoi on était triste. En désespoir de cause, je fis tomber la conversation sur le Prince Impérial et sur l'Empereur. Ce fut une diversion salutaire : "Je ne suis bonne à rien, disait-elle en se rencoignant et s'incrutant dans l'angle de la fenêtre, et en y épongeant ses larmes ; je ne devrais pas penser à mes chagrins domestiques ; et je me sens encore épouse et mère. Dieu sait, cependant, si je voudrais sacrifier, tout sacrifier à la France, au bonheur de la France, à la gloire de la France !" Et, malgré elle, elle en revenait à son pauvre petit et à l'Empereur, laissant de côté, pour un moment, l'affliction poignante et dissimulée. "Avez-vous remarqué, me disait-elle, comme l'Empereur est modeste ? Dans ses dépêches, c'est des autres qu'il parle, de son fils surtout ; il ne dit rien de

lui-même." Et puis, elle se reprenait à parler de l'enfant, avec une passion fébrile. Tristan Lambert, qui s'est engagé dans la garde, venait d'écrire une lettre. Il a passé une heure avec le Prince, aussitôt après le combat de Sarrelouis. Il a cherché à se rendre compte des impressions intimes, et il en a fait un compte-rendu qui a beaucoup ému la mère. Le Prince avait dit : "Au commencement du combat, trois fois j'ai entendu siffler les balles : la première fois, j'ai ôté le képi et j'ai salué, et j'ai pensé à Dieu. Puis, le bruit des fusils, des canons, l'odeur de la poudre, l'enthousiasme des soldats m'ont grisé, et je voulais toujours aller en avant."

Sa Majesté disait : "Je suis contente ; il a pensé à Dieu et il n'a pas eu peur." Elle fouillait dans ses poches pleines de dépêches.

Ce n'était pas ça. Elle est partie et revenue en coup de vent, tenant en main la lettre de Tristan, qu'elle avait laissée dans sa chambre. Je la lui ai relue. Il y avait des commentaires à chaque mot. Et ç'aurait été à recommencer, si l'ambassadeur d'Espagne ne s'était approché pour prendre congé. Ses traits se sont raffermis. Pendant que je prenais congé, elle m'a dit : "Merci ! vous m'avez fait du bien." Je suis monté dans ma chambre pour vous écrire. Evidemment, cela chauffe là-bas, et nos affaires ne sont guère en bon état. Comme j'aimerais que mon confrère Laine m'envoyât à l'aumônerie de l'armée !

5 août 1870

L'heure de la messe est fixée à huit heures. Ce matin j'étais prêt à l'heure : mais l'Impératrice n'est arrivée qu'à dix heures et un quart. A déjeuner, les dames me taquinaient : "Est-ce qu'on vous a fait attendre ce matin ? — Mais oui, mais oui, un tout petit peu." — L'une d'elles me dit mystérieusement : "Ne le regrettez pas. C'était pour le bon motif. Sa Majesté a vaqué à ses bonnes œuvres. Ce matin beaucoup de pauvres ont été satisfaits."

M. Piétri, préfet de police, était du déjeuner. Il a la physionomie de sa fonction : silencieux, inquisiteur, doucereux. Il était à droite de l'Impératrice.

Sa Majesté est toujours triste, mais elle s'est

reprise. Elle parle de ses voyages en Allemagne. Un jour elle est reçue chez un des princes de... qui l'accueille dans un immense vestibule, tapissé d'un double rang de bois de cerf. Le prince donna l'explication nécessaire : "Les cornes d'en haut sont celles de mon père, dit-il ; celles d'en bas sont les miennes." Il y en avait beaucoup. Par surcroît, tout le mobilier du château était de même bois.

Le landgrave de... était un vrai tyranneau du moyen âge. Au théâtre, la sortie de la loge de ses fils donnait sur sa propre loge, en telle sorte qu'il pût se donner la satisfaction de les mettre sous clef, quand il lui plaisait. Si la pièce l'ennuyait, il trouvait une distraction à lancer des coups de pied dans les mollets de sa femme. Celle-ci, pour se protéger, fit aménager en box la loge seigneuriale. L'Impératrice eut à recevoir, à Paris, un fils de cet original. "Vous, ici ? — Oui, madame, pour échapper à la *tyranne* (sic) de mon diable de père."

C'est dans l'après-midi seulement que j'ai su, par des nouvelles de Paris, l'échec subi par notre armée, hier, à Wissembourg. J'ai, maintenant, un peu tard, la clef de la tristesse de l'Impératrice. Je comprends l'expression qui se lit sur le visage des officiers que je rencontre. Cela signifie fureur concentrée. Mais on n'échange pas de conversations sur le sujet fatal. On se contente de lire dans les yeux les uns des autres. Que d'émotion on y voit !

Sa Majesté faisait au dîner les honneurs de la conversation à la princesse de la Moskowa et à la maréchale Canrobert. Naturellement, pas un mot de ce qui nous brûlait le sang. J'étais à côté de Cossé-Brissac. Il parut fort préoccupé, pendant tout le repas, de savoir s'il mangerait des goujons frits, qui étaient inscrits sur la carte. Étaient-ils, ou non, des goujons de la Seine ? Quand ils se présentèrent, ils furent jugés de la Seine, par conséquent, empoisonnés par l'orage d'hier au soir, et, par suite, immangeables. On parlait pour ne rien dire.

Après le dîner, j'accoste le général Mollard, aide de camp de service. "Je sais ce que vous voulez, me dit-il. Venez dégonfler votre cœur." Nous nous sommes installés dans un coin de la bibliothèque, ayant sous les yeux la carte du thé-

âtre de la guerre. Le général est plein de soucis. Il lui semble que la machine organisée pour aller en avant doit maintenant manœuvrer en sens inverse. Comment va-t-on s'y prendre ? Pourra-t-on se débrouiller ? Et toujours, au milieu des explications techniques, le cri de la passion patriotique revient avec une angoisse persistante : "Les Français battus ! Les Prussiens sur le territoire de la patrie !"

Emile Ollivier est venu conféré ce soir avec l'Impératrice. Un peu plus tard, est arrivé M. Plichon.

Le docteur Nélaton s'est présenté à Saint-Cloud venant de Metz. Il a laissé l'Empereur bien portant. En somme, proclame-t-il, Sa Majesté est en excellent état. En temps ordinaire, Napoléon III est petite-maîtresse à l'égard de sa santé ; il s'oublie complètement aux jours de besogne. Nélaton, cela se discerne, ne veut pas troubler les gens qu'il entretient de la santé du chef de l'Etat.

6 août.

Les ministres sont tous venus. Ils ont tenu conseil et restés pour le déjeuner. Il suffit de les voir pour comprendre que, là-bas, on est en pleine bataille. Quant à l'Impératrice, c'est une *dolorosa*. On s'aperçoit qu'elle n'a même pas vaqué aux soins de toilette. On se lève de table dans un silence sinistre.

L'Impératrice me fait signe. Je vais à elle : "Monsieur l'abbé, les prêtres et les femmes, faisons ce que nous pouvons. Allez à Notre-Dame-des-Victoires et à Sainte-Geneviève prier pour la France. Elle a besoin aujourd'hui du secours de Dieu."

Je pars ; j'arrive bientôt à Paris.

Mais quoi ! les maisons sont pavoisées, et la population est livrée à la joie. Qu'est-ce ?

C'est un télégramme, triste pendant de la dépêche du Tartare sur la fausse prise de Sébastopol, qui a jeté dans Paris l'annonce d'une grande victoire de l'armée française. Hélas ! je pensais bien qu'il devait y avoir quelque erreur néfaste. Dieu sait en quelles dispositions j'ai fait mes pèlerinages !

Avant de rentrer au château, je fais un circuit dans Paris pour me rendre compte de l'état des esprits, et j'arrive, vers cinq heures, à Saint-Cloud. J'entre directement au salon. J'y trouve tout le monde dans un émoi extrême.

L'Impératrice se précipite vers moi : "Vous venez de Paris ? Que s'y passe-t-il donc ? Dites-moi la vérité." Je soupçonne immédiatement que si Paris est mal renseigné sur la frontière, à Saint-Cloud on doit avoir quelque fausse alerte sur Paris. Je conte mon itinéraire : rue de Rivoli, tout s'y passe comme à l'ordinaire ; place Ven-

dôme, un rassemblement qui demande des nouvelles ; boulevards, grande foule joyeuse, et drapeaux à toutes les fenêtres ; Bourse, pas plus d'énergumènes que dans les jours de forte spéculation. Rien de plus. Au moment de mon retour, les mines commençaient à être longues, bien longues, car les journaux démentaient la fausse nouvelle. "Rien de plus ? rien de plus ?" disait l'Impératrice avec insistance. — "Vrai, ai-je répondu, voilà ce que j'ai vu et tout ce que j'ai vu."

Sa Majesté s'est retirée aussitôt.

Je me suis retourné vers les assistants : "Voulez-vous bien me dire ce qu'il y a par ici ?"

Il y avait, qu'en rentrant à Paris, M. Emile Ollivier avait rencontré son hôtel de la place Vendôme plein de gens venant lui demander compte de ce qui se passait à la frontière. On s'en prenait à lui, l'auteur de la loi du silence, de l'émoi causé par les fausses dépêches. Il a essayé de discourir. On l'a envoyé promener. Il s'est fâché, a fait évacuer son local, et, en même temps il envoie un télégramme à l'Impératrice où il est parlé de troubles sérieux, de révolution imminente et autres choses semblables. Conclusion : l'Impératrice doit rentrer sur-le-champ à Paris afin de pourvoir au mieux à la situation nouvelle. Personne ne disconvenait que les choses pouvaient, d'un moment à l'autre, tourner au pire. Les heures actuelles sont effrayantes par leur puissance ruineuse. Mais encore faut-il ne pas se précipiter au-devant des cataclysmes et ne pas oublier les ménagements dus à une femme qui n'a jamais boudé à son devoir.

Le Régente ne demande pas mieux que de rentrer à Paris, si cela est utile. Mais elle trouve que la mesure est prématurée et inopportune. Elle a envoyé le général Lepic à Paris pour étudier la situation.

Vers six heures, dépêche de Metz. Frossard est engagé. Pas de nouvelles de Mac-Mahon. Succès incertain. Bon espoir. Voilà sous quelle impression on se met à table. Metternich est là ; il fait, comme tout le monde, fière et forte apparence ; comme tout le monde, il est tennaillé aux entrailles. On se lève de table, on marche sans but. Dans mes allées et venues, je trouve, dans un salon, l'Impératrice assise autour d'une table avec le général Lepic, Cossé-Brissac et la princesse de la Moskowa. Je veux m'esquiver : "Venez ici, me dit-elle, et écoutez."

Le général Lepic faisait son rapport, nettement, froidement, impersonnellement.

Il est allé au ministère de la justice. Tous les ministres s'y trouvaient. On ne s'y entendait pas. Il a signalé Emile Ollivier, Plichon, Dejean, etc., qui portent le front haut et digne en présence des menaces de l'adversité. D'autres ont moins ferme contenance. On n'a pas su s'entendre sur d'autre

action que d'afficher une proclamation que le conseil des ministres publiera en son nom sans la soumettre à la Régence. "C'est incorrect, a dit l'Impératrice. Mais pour une question personnelle, je ne soulèverai pas l'ombre d'une difficulté."

Lepic a continué : "Les ministres demandent que toutes les dépêches de l'Impératrice soient livrées au public. — Je le veux bien. — C'est tout ce que le conseil des ministres m'a chargé de demander à Sa Majesté. — Ce n'est guère. J'espérais davantage."

— De là, poursuivait Lepic, je suis allé chez Piétri. Il a fait sa proclamation, lui aussi, mais il se met en mesure de la faire respecter. Homme de tête, en qui on peut avoir confiance. Il croit qu'il y a des dessous révolutionnaires dans les incidents de la journée, et que l'on pourrait bien, à l'aide de la déception générale, tenter quelque surprise. Il se mettra en garde contre les coups fourrés, d'abord avec les agents de ville, puis il fera vigoureusement marcher la garde de Paris ; si cela ne suffit pas, il fera appel à l'armée."

Lepic s'est rendu ensuite chez le maréchal Baraguey-d'Hilliers. C'est, juste le moment choisi par le maréchal pour se montrer boudeur. Pourquoi ? Peut-être parce qu'on ne lui a pas donné un corps d'armée à commander, peut-être parce qu'on néglige de le consulter, qui sait encore ? Il reçoit de haut le général Lepic, qui est pourtant un ami de vieille date : "Monsieur le général, vous savez comme moi quelles sont les troupes dont je dispose. Monsieur le général, vous n'ignorez pas que je ne peux marcher que sur les ordres des ministres responsables. Et toujours monsieur le général de-ci et monsieur le général de-là. Mais qu'importe cette grognonnerie. Le maréchal est un vrai soldat qui fera son devoir."

Après ces diverses visites, le général est revenu au ministère de la place Vendôme. On y avait pris une nouvelle décision, celle d'envoyer M. Maurice Richard à Metz afin de faire connaître à l'Empereur la situation politique. L'Impératrice écoute sans sourcilier. Mais elle est horriblement pâle. "Je ne m'oppose à rien, finit-elle par dire, mais, vraiment, l'Empereur a déjà assez de tracas, et nous devrions savoir porter les nôtres."

Le rapport de Lepic était terminé. L'Impératrice allait se retirer, quand on me remet une dépêche du Grand-Aumônier me prescrivant de reprendre, dès le lendemain, le service des Tuileries, et de remettre mes fonctions de Saint-Cloud à mon collègue, l'abbé Liabeuf. Je prends congé de l'Impératrice. Elle veut bien me dire qu'elle regrette mon départ. "— Pourquoi vous rappelle-t-on à Paris ? — Pour observer le règlement qui ordonne le service par quartiers d'une semaine. Mon quartier est fini. — Vous prierez toujours à mon intention ? — Oui, Madame, pour la France,

l'Empereur, le Prince Impérial, et pour Votre Majesté surtout. — Pour la France, surtout, pour la France, dont nous ne sommes tous que les serviteurs."

J'ai baisé avec respect sa belle et blanche main, toute froide et nerveuse. Je suis monté dans ma chambre. Il était neuf heures et demie.

7 août.

Est-ce qu'on peut reposer au milieu des préoccupations du moment? Dans ma chambre, je vais, je viens, ne pouvant rester en place, attendant, comme sous le couteau, l'annonce des événements qui décident de la destinée de la France, ivre d'espérance avec de sombres appréhensions, irrité de l'implacable lenteur des minutes, prêtant l'oreille aux moindres bruits venant par la fenêtre toute grande ouverte.

Tout à coup, des cris stridents montent dans l'ombre, comme en pousserait une assemblée de femmes à l'apparition subite d'un spectre hideux. En effet, le spectre de la défaite s'est montré dans son horreur. Je n'oublierai jamais le spectacle

de Saint-Cloud, au milieu de cette nuit cruelle : l'Impératrice partant subitement pour Paris, les femmes sanglotant et chancelant en se tordant les mains, les soldats muets et convulsés, les serviteurs effarés courant et se heurtant, les portes tout ouvertes, les salons et les chambres illuminés et déserts. En partant, le général Mollard me serre la main et me dit : "Situation critique. Mac-Mahon battu, Faily et Douai compromis, c'est presque une moitié de l'armée française amoindrie et débilitée. Les braves compagnons d'armes ! Que deviennent-ils ?"

Dans ce bouleversement et cette désolation, un souvenir littéraire se présente à ma mémoire. Trois siècles auparavant, le 30 juin 1670, je crois, Bossuet a entendu, ici même, dans ces galeries, ces escaliers et ces corridors, ces cris qui viennent de déchirer mes oreilles : "Tout à coup, retentit comme un éclat de tonnerre cette effroyable nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte !" Aujourd'hui, il s'agit d'une malade bien autrement auguste, de la France, qui se meurt quelquefois, mais, grâce à Dieu, qui n'est pas encore morte.

XXX.

Lettres Inédites D'Octave Feuillet.

(Suite).

Il avait plu tout le matin, et le ciel, quand on s'est mis en voiture, était horriblement menaçant, n'importe ; Sa Majesté Imperiale ne recule devant rien. Elle jette même un regard tragique à ceux qui ont l'air de regretter que les voitures ne soient pas couvertes. On part. J'étais sur le premier banc de la seconde voiture, chargé de tourner la mécanique, et à côté de Mmes Redel et Le Breton. Derrière nous étaient Mlle d'Albe et Mlle de Larminat. Il faut te dire que Nigra, l'ambassadeur d'Italie, était de la partie, et qu'on attendait le soir à dîner l'ambassadeur d'Angleterre et le ministre des affaires étrangères, lord Stanley, et que le dîner était fixé à 7 heures moins le quart. Le ciel devenait de plus en plus noir et la promenade en voiture ayant déjà plus d'une heure, nous commençons à nous flatter que l'Impératrice, occupée de sa conversation avec Nigra, avait oublié les rochers, d'autant plus que le temps nécessaire pour une escalade semblait maintenant nous manquer. Comme nous nous abandonnions à ces illusions, la pluie commence à tomber fort dru. Nous ouvrons les grands parapluies qui sont à poste fixe dans les courroies des voitures, et nous voilà assez heureux.

Bientôt le char à bancs de l'Impératrice s'arrête sous un gros arbre pour se mettre à l'abri. — "Croyez-vous, crie l'Impératrice, qu'il y en ait pour longtemps ?" On hoche la tête pour dire que cela

paraît bien pris. Mme Le Breton tire sa montre et dit timidement : — "Je ferai observer à Votre Majesté qu'il est cinq heures, que nous avons mis une heure à venir, et que le dîner est pour sept heures moins le quart." Sur quoi l'Impératrice descend de voiture : — "Alors nous n'avons pas de temps à perdre ; mettons-nous en marche." Et l'on se met en marche contre les rochers voisins, en regardant la pauvre madame Le Breton qui n'a fait que hâter la catastrophe. Il pleut à verse. Les parapluies restent dans les voitures et l'escalade commence à travers les rochers ruisselants, les hautes herbes et les broussailles imprégnées de pluie. En quelques minutes, les robes, les habits n'ont plus figure humaine. Les chapeaux sont changés en gouttières, les bottines en galaches fangeuses, les gants en marmelade. On grimpe toujours. L'ambassadeur de l'Italie suit gravement avec son chapeau noir lustré et défoncé par la pluie.

Cette pluie n'empêche pas la chaleur qui est accablante, et la sueur tombe de nos fronts avec l'eau du ciel. Je nageais dans mes bottines, et, tout en prêtant la main à cette belle Impératrice, j'étais un peu tenté de ne pas la trouver aussi belle qu'à l'ordinaire.

Trois quarts d'heure de cette course folle, et jugez dans quel état nous sommes revenus aux

chairs à bancs. On retourne les coussins changés en cuvettes, on s'enveloppe tout fumants dans les gros paletots d'hiver, et on rentre au palais vers sept heures pour se mettre en grande toilette en l'honneur des Anglais.

J'ai bien pris mon temps, et il me le fallait pour ôter mes vêtements collants et mes chaussures recroquevillées. Je me suis frotté des pieds à la tête comme si je sortais de ma douche, et je suis rentré dans les salons illuminés. Sa Majesté est arrivée bientôt après, souriante et éblouissante en traîne et en diamants. Elle était à table entre lord Stanley, qui est un vigoureux milord blond, et lord Lyons, ambassadeur. Ces deux seigneurs paraissaient absolument sous le charme de Sa Majesté.

Un incident pénible a terminé la soirée. Corvisart a reçu de Saint-Cloud une dépêche qui le mandait en toute hâte auprès de son fils qui venait de faire une chute de cheval et s'était grièvement blessé. Oh mandait aussi Nélaton qui avait diné en qualité de sénateur nouvellement promu.

Le pauvre Corvisart était fou de douleur.

Adieu, ma chère petite ; je vis de tes lettres.

OCTAVE.

FONTAINEBLEAU, 1868.

Encore une lettre gaie et heureuse de mon aimable femme après une matinée gaie et heureuse que j'aurais voulu lui faire partager. Ils s'agissait d'une jolie promenade et d'une bonne action, et tu étais donc doublement appelée à cette petite fête.

Je t'ai dit que l'Empereur m'avait donné 600 francs pour un vieux curé. Ce curé est le curé de Beuvron. Je suis allé lui porter les 600 francs, à travers la forêt. Il faisait un petit temps d'automne frais et vif. La route était solitaire. Au bas d'une longue côte, je me suis trouvé dans la Vallée aux Ceris, où j'ai cru voir passer Bas du Cuir et sa longue carabine, au milieu des clairières sombres rayées pourtant de jets lumineux. Bientôt j'ai aperçu le village noyé dans des pampres, vieille église infirme et son presbytère à moitié ruiné. Le curé a reçu le don impérial en pleurant sur mes mains.—“ Ah ! monsieur, disait-il, que l'empereur est bon ! Nous allons boire quelque chose à sa santé, n'est-ce pas, monsieur ? ” J'ai consenti seulement à visiter son jardin et ses treilles de chasselas qui sont magnifiques. Il m'a donné un panier de raisins que j'offrirai aux Polignac.

Je suis revenu par Marlotte, le village cher aux peintres, j'ai vu les maisonnettes avec leurs jardins et les poules sur le fumier des cours, et j'ai pensé aux Palliers, à tes poules, à tes fleurs et à toi surtout.

J'ai le remords d'être resté deux jours sans t'écrire. J'étais brisé de fatigue et plus nerveux que de coutume. On s'était couché très tard tous

ces temps-ci. Avant-hier, les causeries se sont prolongées longtemps après minuit.

L'Impératrice était aimable, riieuse, charmante. Elle disait cependant :—“ Je suis triste, c'est l'automne, car nous voilà en automne ! Je suis triste ! ” Mais elle était gaie. Elle avait rencontré dans l'escalier en venant dîner un monsieur, qui s'était rangé en lui disant galamment : “ Passez, mademoiselle. ” Puis quand mademoiselle a passé, le monsieur galant a reconnu l'Impératrice, et il court encore, disait-elle. Puis elle répétait : “ Passez, mademoiselle, ” en prenant un ton doux et avec une petite révérence.

Avant la causerie, nous avions fait une promenade en voiture avec postillons poudrés. Il y avait trois voitures. Dans la première, attelée de six chevaux, piaffant comme des diables : l'Empereur et l'Impératrice. Dans la seconde, Morio, Marnézia, Mlle Marion, Mme de Sancy et ton serviteur. Des petites d'Albe dans la troisième. Tout cela s'est ébranlé à grand bruit sur le pavé et sous les voûtes sonores. On franchit la grille.

On bat aux champs, et nous filons au grand trot le long de la treille célèbre. Nous sommes dans la campagne logeant les lisières de la forêt et des parcs, quelquefois traversant de petits villages blancs. Les habitants accourent sur les portes, agitent leurs chapeaux, et crient : “ Vive l'Empereur ! ” Bientôt nous apercevons la Seine, qui a l'air par là d'un fleuve sauvage, tout plein de roseaux ; nous la côtoyons un moment, puis nous entrons en forêt.

On cueille des feuilles fraîches en passant sous les vieux grands arbres, et on se plonge le nez dedans. Les longues allées, les clairières sont déjà remplies d'ombre et de mystère. Les piqueurs avec leurs grelots courent au galop dans les ténèbres comme des chasseurs noirs. L'odeur des derniers foin parfume l'air épais. On rentre dans le parc. Les tambours battent. On est de retour au palais, et on y bavarde comme je viens de le dire.

Hier, l'Impératrice a organisé un feu d'artifice sur l'étang et sous les bosquets qui font face au salon chinois. Toute la population de la ville avait été conviée, et il était même venu beaucoup de monde de Paris.

Les cours, les parterres, les terrasses, les avenues qui bordent l'étang ont été envahis par une foule immense aussitôt que leurs Majestés et leurs convives ont eu traversé la cour de la Fontaine pour se renfermer dans l'enceinte du jardin anglais. L'Impératrice, appuyée sur la balustrade qui sépare le jardin de la cour, a fait gaiement la conversation avec la population enchantée, et elle a entrepris en particulier un petit garçon de la plus humble condition, qui était ahuri de tant d'honneur.

Des cris tumultueux de "Vive l'Empereur!" nous ont fait retourner. C'était le collège de Melum qui venait d'être admis tout entier dans le jardin réservé.

L'Empereur lui-même a rangé cette masse d'enfants, petits et grands, et les a fait asseoir sur le talus gazonné de l'étang, devant les salons. Puis la nuit étant tout à fait tombée, on a vu l'Empereur sortir de son cabinet avec une flamme bleue dans la main, et un immense cri de: "Vive l'Empereur!" est parti de toute cette foule perdue dans les ténèbres. Il s'est approché d'un poteau et a mis le feu à la fusée de signal qui s'est élevée majestueusement au-dessus des arbres. Au même instant tout le parc s'est illuminé de feux rouges, bleus, jaunes, argentés et des jets de feu, des cascades étincelantes ont jailli du sein même de l'onde, tout cela retombant en pluie d'or et de pierreries comme ces arbres fantastiques qu'on voit sur les laques du Japon.

C'était vraiment le pays de la féerie. Des feux de Bengale brûlaient sans interruption dans les profondeurs des bosquets et y ouvraient des grottes enchantées, des perspectives aériennes. On voyait passer sur l'étang, dans cette poussière de feu et dans ces nuages d'or, les petites barques des artificiers, habillés de blanc, pareils à des Génies. Les cygnes effarés apparaissaient comme de gros flocons neigeux, et toujours, sans intervalles, les explosions retombant en pluie d'étincelles, en laves bleuâtres, en cendres lumineuses.

L'Impératrice se détachait sur ce fond d'apothéose, comme dans son élément. Elle était muette de plaisir, disant seulement à demi-voix:—"On dirait les tableaux de Gustave Doré." Un bouquet idéal a terminé ce spectacle vraiment royal, puis, tout de suite un bruit de fanfare a éclaté, et une légion de fantômes à cheval, portant des torches, a défilé dans l'avenue de Maintenon, se dirigeant vers le palais. C'était le régiment des dragons de l'Impératrice qui lui faisait la surprise d'une retraite aux flambeaux.

On s'est transporté aussitôt à travers les salons et les escaliers sur le haut du grand perron du fer à cheval. Les cavaliers, armés chacun d'une torche, la musique au milieu, ont débouché sous les voûtes et sont venus se ranger dans l'immense cour des adieux. Il ont exécuté là une sorte de carrousel, pendant que les troupes de la vénérie et les fanfares du régiment jouaient alternativement. C'était étrange et superbe. Ces chevaux, ces lumières, ces casques se mêlant comme dans un tournoi donnaient l'illusion, avec le cadre de ce vieux palais, des fêtes magnifiques du temps des Valois.

Une belle soirée enfin, et qui n'a eu pour moi qu'un point noir, c'était ton absence.

Octave Feuillet.

La manufacture de pianos L. E. N. Pratte a travaillé activement tout l'été, même le soir, à la fabrication de ses pianos, et nous promet des surprises pour le mois de septembre.

Des connaisseurs qui ont eu l'avantage de voir les instruments en cours de fabrication en sont tous enchantés, et déclarent qu'ils sont toute beauté, tant au point de vue musical que par la rareté des bois, l'excellence du fini et de la finesse de la sculpture et de la marqueterie.

Bien qu'il y en ait plusieurs de vendus d'avance, ils seront probablement exposés avant livraison afin de donner aux amateurs du rare l'occasion de les admirer.

HENRI MARTEAU

LE CÉLÈBRE VIOLONISTE FRANÇAIS.

Montréal, 7 avril 1894.

M. L. E. N. Pratte,

Montréal.

Cher Monsieur,

Permettez-moi de vous remercier du piano que vous m'avez fourni pour mon usage personnel durant mon séjour à Montréal. Je ne puis partir sans vous exprimer mon admiration d'un si bel instrument. J'ai été enchanté du son magnifique et de la touche si délicate qui font le charme de tout artiste.

HENRI MARTEAU.

CURE D'EAU.

Comme purgatif ou laxatif prenez les **Pilules Kneipp** dont l'action est efficace et hygiénique, **50c la boîte.**

Dépôt général à la Pharmacie Lanctôt, 299½ rue St. Laurent.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.